Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Herbert Georges Wells

UNE HISTOIRE DES TEMPS À VENIR

A Story of the Days to Come
1897
Traduction de Henry D. Davray

Table des matières

1

La cure d'amour

L'excellent Mr. Morris était un Anglais qui vivait au temps de la bonne reine Victoria. C'était un homme prospère et fort sensé ; il lisait le *Times* et allait à l'église. Vers l'âge mûr, une expression de dédain tranquille et satisfait pour tout ce qui n'était pas comme lui se fixa sur son visage. Il était de ces gens qui font avec une inévitable régularité tout ce qui est bien, correct et raisonnable. Toujours il portait des habits corrects et convenables, juste milieu entre l'élégant et le mesquin. Il contribuait régulièrement aux œuvres charitables de bon ton, compromis judicieux entre l'ostentation et la lésinerie, et ne manquait jamais de se faire couper les cheveux à la longueur exactement convenable.

Tout ce qu'il était correct et convenable de posséder pour un homme dans sa position, il le possédait. Et tout ce qu'il n'était ni correct ni convenable de posséder pour un homme dans sa position il ne le possédait pas.

Parmi ces possessions correctes et convenables, ce Mr. Morris avait une femme et des enfants. Naturellement, il avait une femme du genre convenable et il avait des enfants de genre et en nombre convenables ; rien de fantaisiste et d'étourdi chez aucun d'eux, autant que Mr. Morris pouvait le voir. Ils portaient des vêtements parfaitement corrects, ni élégants, ni hygiéniques, ni élimés mais juste selon les convenances. Ils vivaient dans une jolie et décente maison d'architecture victorienne, faux style reine Anne, avec, dans les pignons, de faux chevrons en plâtre peint couleur chocolat, de faux panneaux de chêne sculpté en Lincrusta Walton, une terrasse en terre cuite qui imi-

tait la pierre et de faux vitraux à la porte d'entrée. Ses garçons allèrent à de bonnes et solides écoles et embrassèrent de respectables professions ; ses filles, en dépit d'une ou deux velléités fantaisistes, furent mariées à des partis sortables, rangés, vieillots et « ayant des espérances ». Et quand ce fut pour lui une chose convenable et opportune Mr. Morris mourut. Son tombeau fut de marbre, sans inscriptions laudatives ni fadaises artistiques, tranquillement imposant, telle étant la mode en ce temps-là.

Il subit divers changements, suivant la coutume en pareil cas, et, longtemps avant que cette histoire commence, ses os mêmes étaient réduits en poussière et éparpillés aux quatre coins du ciel. Ses fils, ses petits-fils, ses arrière-petits-fils et les fils de ces derniers n'étaient plus, eux aussi, que poussière et cendre et avaient été pareillement éparpillés. C'était une chose qu'il n'aurait pu s'imaginer qu'un jour viendrait où même les fils de ses arrière-petits-fils seraient éparpillés aux quatre vents du ciel. Si quelqu'un avait émis cette idée devant lui, il en aurait été gravement offusqué. Il était de ces dignes personnes qui ne prennent aucun intérêt dans l'avenir de l'humanité. À vrai dire, il avait de sérieux doutes quant à un avenir quelconque pour l'humanité, après qu'il serait mort.

Il lui paraissait tout à fait impossible et absolument dénué d'intérêt d'imaginer qu'il y aurait quelque chose après qu'il serait mort. Cependant, il en était ainsi et quand les fils même des fils de ses arrière-petits-fils furent morts, pourris et oubliés, quand la maison aux fausses poutres eut subi le sort de toutes les choses factices, quand le *Times* ne parut plus, quand le chapeau haut de forme fut devenu une antiquité ridicule et que la pierre tumulaire, modeste et imposante, qui avait été consacrée à Mr. Morris eut été brûlée pour faire de la chaux et du mortier, et quand tout ce que Mr. Morris avait jugé important et réel fut desséché et mort, le monde existait encore et des gens l'habitaient, tout aussi insouciants et impatients que Mr. Morris

l'avait été, de l'avenir ou plutôt de tout ce qui n'était pas leur propre personne et leur propriété.

Chose étrange à confirmer, et qui eût mis Mr. Morris fort en colère si quelqu'un le lui avait prédit, par tout le monde était éparse une multitude de gens respirant la vie et dans les veines desquels coulait le sang de Mr. Morris ; de même que, un jour à venir, la vie qui est maintenant concentrée dans le lecteur de la présente histoire pourra être aussi répandue en tous les coins de ce monde et mélangée à des milliers de races étrangères au-delà de toute pensée et de toute trace.

Parmi les descendants de ce Mr. Morris, il en était un aussi sensé et d'esprit aussi net que son ancêtre. Il avait exactement la même charpente solide et courte de l'ancien homme du XIXe siècle, duquel il portait encore le nom de Morris – qu'il orthographiait Mwres ; il avait la même expression de visage à demi dédaigneuse. C'était aussi un personnage prospère pour l'époque, plein d'aversion pour le « nouveau » et pour toutes les questions concernant l'avenir et l'amélioration des classes inférieures comme l'avait été son ancêtre Mr. Morris. Il ne lisait pas le *Times* – à vrai dire il ignorait qu'il y eût jamais eu un *Times* –, cette institution ayant sombré quelque part dans les gouffres des années intervenues. Mais le phonographe qui lui parlait pendant qu'il faisait sa toilette, le matin, reproduisait la voix de quelque Blowitz réincarné se mêlant des affaires du monde. Cette machine phonographique avait les dimensions et la forme d'une horloge hollandaise et, sur le devant, portait des indicateurs barométriques à électricité, une pendule et un calendrier électriques, un mémento automatique pour les rendez-vous et à la place du cadran béait le pavillon d'une trompette. Quand elle avait des nouvelles, la trompette glougloutait comme un dindon : galloup, galloup, après quoi elle braillait son message, comme une trompette peut brailler. Pendant qu'il s'habillait, elle racontait à Mwres, avec des tons pleins, riches et gutturaux, les accidents de la veille survenus aux omnibus volants qui couraient autour du globe, les dernières arrivées dans les villes

d'eaux à la mode récemment fondées au Tibet, les réunions des grandes compagnies à monopoles tenues la veille. Si ce qu'elle disait ennuyait Mwres, il n'avait qu'à toucher un bouton et la machine, après une légère suffocation, parlait d'autre chose.

Naturellement sa toilette différait grandement de celle de son ancêtre. Il est douteux de dire lequel aurait été le plus choqué et le plus en peine de se trouver dans les vêtements de l'autre. Mwres aurait certainement préféré aller tout nu devant le chapeau de soie, la redingote, les pantalons gris perle et la chaîne de montre qui, dans le passé, avaient rempli Mr. Morris d'un sombre respect pour lui-même. Pour Mwres l'ennui de se raser n'existait plus ; un habile opérateur avait depuis longtemps fait disparaître jusqu'au dernier poil de sa figure. Ses jambes étaient enfermées dans un agréable vêtement de nuance rose et ambre et tissé avec une matière imperméable à l'air qu'il gonflait avec une ingénieuse petite pompe de façon à suggérer l'idée de muscles énormes. Par-dessus cela, il portait aussi des vêtements pneumatiques recouverts d'une tunique de soie couleur d'ambre, de sorte qu'il était vêtu d'air et admirablement protégé contre les changements soudains de température. Il jetait par là-dessus un manteau écarlate à la lisière fantastiquement découpée. Sur sa tête, qui avait été habilement dépouillée de ses moindres cheveux, il ajustait une jolie petite cape d'écarlate vif maintenue par inspiration, gonflée d'hydrogène et ressemblant curieusement à la crête d'un coq. Sa toilette était ainsi complète, et, conscient d'être vêtu sobrement et avec bienséance, il était prêt à affronter, d'un œil tranquille, ses contemporains.

Ce Mwres – la civilité du « Mr. » avait disparu depuis des âges – était un des fonctionnaires du Syndicat des Machines à Vent et des Chutes d'eau, grande compagnie qui possédait les roues à vent et les chutes d'eau du monde, qui détenait toute l'eau et fournissait la force électrique dont les gens avaient besoin en ces jours lointains. Il occupait dans un vaste hôtel, près de cette partie de Londres qui s'appelle la Septième Voie, des

appartements vastes et confortables situés au dix-septième étage. Les maisons privées et la vie de famille avaient depuis longtemps disparu avec le raffinement progressif des mœurs et, à vrai dire, la constante hausse des rentes et de la valeur des terrains, la disparition nécessaire des domestiques, la complication de la cuisine avaient rendu impossible le domicile particulier du XIXe siècle, même pour celui qui aurait désiré une aussi sauvage réclusion.

Quand sa toilette fut terminée, Mwres se dirigea vers l'une des deux portes de la pièce – il y avait des portes à chaque bout indiquées par deux énormes flèches se dirigeant chacune dans un sens –, il toucha un bouton pour l'ouvrir et sortit dans un large passage dont le centre, garni de sièges, se dirigeait à une allure régulière vers la gauche. Sur certains de ces sièges étaient assis des hommes et des femmes vêtus d'une façon pimpante. Il salua d'un signe de tête une connaissance qui passait – en ces jours-là il était d'étiquette de ne pas causer avant le déjeuner –, prit place lui-même sur un de ces sièges et fut en quelques secondes transporté à l'entrée d'un ascenseur par lequel il descendit à la grande et splendide salle dans laquelle était automatiquement servi le petit déjeuner.

C'était un repas très différent du petit déjeuner qu'on servait au XIXe siècle. Les rudes masses de pain qu'il fallait tailler et enduire de gras animal afin qu'elles pussent être agréables au goût, les fragments encore reconnaissables d'animaux récemment tués, hideusement carbonisés et déchiquetés, les œufs arrachés sans pitié à quelque poule indignée, tous ces aliments qui constituaient l'ordinaire menu du XIXe siècle auraient soulevé l'horreur et le dégoût dans l'esprit raffiné des gens de cette lointaine époque. Au lieu de cela, ils avaient des pâtes et des gâteaux de dessins agréables et variés qui ne rappelaient en rien la couleur ni la forme des infortunés animaux qui en fournissaient la substance et le suc. Ils paraissaient sur de petits plats qui glissaient, au long d'un rail, hors d'une petite boîte placée sur l'un des côtés de la table. La surface sur laquelle on mangeait, à en

juger d'après l'œil et le toucher, aurait paru à un humain du XIXe siècle recouverte de fine lingerie blanche et damassée. C'était en réalité une surface de métal oxydé qui pouvait être instantanément nettoyée après chaque repas. Il y avait des centaines de ces petites tables dans la salle et devant la plupart étaient assis, seuls ou par groupes, des citoyens de ce temps-là. Au moment où Mwres s'installait devant son élégant repas, un orchestre invisible, qui s'était arrêté un instant, se remit à jouer et emplit l'air de musique.

Mais Mwres ne sembla guère s'intéresser à son repas ni à la musique ; ses regards erraient incessamment à travers la salle, comme s'il attendait un hôte en retard. Enfin il se leva précipitamment, fit un signe et, simultanément, apparut à l'autre bout de la salle une forme haute et sombre vêtue d'un costume jaune et vert olive. À mesure qu'approchait cette personne marchant à pas mesurés entre les tables, l'expression volontaire de son visage pâle et l'extraordinaire intensité de ses yeux devenaient distinctes. Mwres s'assit en indiquant un siège à côté de lui.

– Je craignais que vous ne puissiez venir, dit-il.

Malgré l'espace de temps écoulé, la langue qu'il parlait était encore presque exactement la même que celle employée au XIXe siècle. L'invention du phonographe et d'autres moyens pareils de fixer le son ainsi que le remplacement progressif des livres par des instruments de ce genre n'avaient pas seulement arrêté l'affaiblissement de la vue humaine, mais avait aussi, en établissant des règles sûres, enrayé les changements graduels d'accent qui, jusqu'ici, avaient été inévitables.

– J'ai été retenu par un cas intéressant, dit l'homme au vêtement vert et jaune. Un politicien important – hein ? – qui souffrait de surmenage. Il y a quarante heures que je suis éveillé.

Il jeta un coup d'œil sur le déjeuner et s'assit.

– Eh ! mon cher, dit Mwres, vous autres hypnotistes, vous ne manquez pas d'ouvrage.

L'hypnotiste se servit une gelée couleur d'ambre et fort appétissante.

– Il se trouve que je suis fort recherché, dit-il modestement.

– Qui sait ce que nous serions sans vous ?

– Oh ! nous ne sommes pas si indispensables que cela, dit l'hypnotiste ruminant la saveur de sa gelée. Le monde s'est fort bien passé de nous pendant quelques milliers d'années. Il y a seulement deux cents ans, pas un hypnotiste ! c'est-à-dire en pratique. Des médecins par milliers, certes – pour la plupart terriblement maladroits et s'imitant les uns les autres comme des moutons –, mais des médecins de l'esprit pas un, à part quelques barboteurs empiriques.

Il concentra son esprit sur la gelée.

– Mais est-ce que les gens étaient si sains que... ? commença Mwres.

L'hypnotiste secoua la tête.

– Peu importait qu'ils fussent idiots et détraqués ; la vie était si commode alors : pas de compétitions dignes de ce nom – pas d'oppression. Il fallait qu'un être humain fût joliment déséquilibré avant qu'on s'occupât de lui. Alors, vous savez, on le fourrait dans ce qu'on appelait un asile d'aliénés.

– Je sais, dit Mwres, dans ces maudits romans historiques, que tout le monde écoute, on délivre toujours une belle jeune fille enfermée dans un asile ou quelque endroit de ce genre. Je me demande si vous vous intéressez à ces sottises.

– Je dois avouer que oui, dit l'hypnotiste, cela vous change un peu de se reporter dans ces jours bizarres, aventureux et à

demi civilisés du XIXe siècle, quand les hommes étaient hardis et les femmes simples. J'aime par-dessus tout une belle histoire de tranche-montagnes. C'était une époque bien curieuse avec ses locomotives haletantes, ses wagons salissants, ses drôles de petites maisons et ses véhicules à chevaux. Je suppose que vous ne lisez pas de livres ?

– Pour sûr que non ! dit Mwres, j'ai été dans une école moderne et je n'y ai rien appris de ces niaiseries surannées. Les phonographes me suffisent.

– Naturellement ! dit l'hypnotiste, et il jeta un coup d'œil sur la table pour choisir un nouveau mets. En ce temps-là, dit-il, se servant une mixture d'un bleu sombre à l'aspect appétissant, en ce temps-là on ne pensait guère à notre science. Je crois bien même que si on avait dit qu'avant deux cents ans toute une classe d'hommes seraient exclusivement occupés à imprimer des choses sur la mémoire, à effacer les idées désagréables, à contrôler et à mater les impulsions instinctives mais fâcheuses, au moyen de l'hypnotisme, ils auraient refusé d'y croire. Peu de gens savaient qu'un ordre donné dans le sommeil hypnotique, même un ordre d'oublier ou de désirer, pouvait être formulé de façon à être obéi après le sommeil. Pourtant il y avait alors des gens qui auraient pu affirmer que la chose était aussi certaine de se produire que le passage de Vénus.

– Ils connaissaient l'hypnotisme, en ce temps-là ?

– Oh oui, certes ! Ils s'en servaient... pour extraire les dents sans douleur et autres usages de ce genre !... Cette mixture bleue est fichtrement bonne ! Qu'est-ce donc ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, dit Mwres, mais j'avoue que c'est excellent. Prenez-en d'autre.

L'hypnotiste répéta ses éloges et une pause appréciative s'ensuivit.

– À propos de ces romans historiques, dit Mwres, en essayant de paraître à l'aise, je voudrais en venir… euh !… à la chose que… euh !… j'avais… dans l'esprit… quand je vous ai demandé… quand j'ai exprimé le désir de vous voir.

Il s'arrêta et respira bruyamment. L'hypnotiste tourna vers lui son œil attentif, et continua de manger.

– Le fait est, dit Mwres, que j'ai une… en fait une… une fille !… Eh bien, vous savez que je lui ai donné… euh… tous les avantages de l'éducation. Des cours – non par un professeur capable et unique, mais elle a eu un téléphone direct pour la danse, le maintien, la conversation, la philosophie, la critique d'art…

Il indiqua d'un geste une culture universelle.

– J'avais l'intention de la marier à un très bon ami à moi – Bindon – de la Commission d'éclairage – un petit homme tout simple, vous savez, et pas toujours très agréable de manières, mais un bon garçon réellement… un excellent garçon.

– Bien, continuez, dit l'hypnotiste. Quel âge a-t-elle ?

– Dix-huit ans.

– Un âge dangereux. Eh bien ?

– Eh bien ! il semble qu'elle se soit laissé… influencer par ces romans historiques… d'une façon excessive… oui, d'une façon excessive. Jusqu'à négliger même sa philosophie. Elle s'est rempli l'esprit d'insipides niaiseries à propos de soldats qui se battent… je ne sais quoi… des Étrusques ?

– Des Égyptiens.

– Des Égyptiens, très probablement. Ils taillent et frappent sans cesse avec des épées, des revolvers et des choses… du sang partout… horrible !… et aussi des jeunes gens sur des torpilleurs qui sautent… des Espagnols, je suppose… et toutes sortes

d'aventuriers. Elle s'est mis dans la tête de se marier par amour et le pauvre petit Bindon...

– J'ai vu des cas semblables, dit l'hypnotiste. Qui est l'autre jeune homme ?

Mwres conserva une apparence de calme résigné.

– Vous pouvez bien le demander – et il baissa la voix comme honteux –, c'est un simple employé de la plate-forme sur laquelle descendent les machines volantes qui viennent de Paris. Il a bonne mine, comme on dit dans les romans... tout jeune et très excentrique. Il affecte l'antique... sait lire et écrire !... elle aussi... et au lieu de communiquer par le téléphone, comme font tous les gens sensés, ils s'écrivent et échangent des... quoi donc ?

– Des billets ?

– Non, pas des billets... Ah !... des poèmes !

L'hypnotiste leva des yeux surpris.

– Comment l'a-t-elle rencontré ?

– Elle a trébuché en descendant de la machine volante de Paris et elle est tombée dans ses bras. Le mal fut fait en un instant.

– Vraiment ?

– Oui, c'est tout. Il faut y mettre bon ordre. C'est pour cela que j'ai voulu vous consulter. Que faut-il faire ? Que *peut*-on faire ? Je ne suis pas hypnotiste. Ma science ne va pas loin, mais vous !...

– L'hypnotisme n'est pas de la magie, dit l'homme habillé de vert, en posant les coudes sur la table.

– Oh ! précisément... mais encore...

– On ne peut hypnotiser les gens sans leur consentement. Si elle est capable de résister à votre projet de mariage avec Bindon, elle tiendra bon probablement pour ne pas se laisser hypnotiser. Mais si une fois elle est hypnotisée, même par quelqu'un d'autre, la chose est faite.

– Vous pourriez... ?

– Oh certainement ! une fois que nous la tenons, nous lui suggérons qu'il faut qu'elle épouse Bindon, que c'est là son destin, ou bien que le jeune homme en question est répugnant, que, quand elle le verra, elle devra avoir la nausée et le vertige, ou quelque petite chose de ce genre... ou si nous pouvons la plonger dans un sommeil suffisamment profond lui suggérer qu'elle l'oublie tout à fait.

– Précisément.

– Mais la question est de l'hypnotiser. Naturellement, aucune proposition ou séduction de ce genre ne doit venir de vous parce que, sans aucun doute, elle doit se méfier à ce sujet.

L'hypnotiste posa la tête dans ses mains et réfléchit.

– Il est dur pour un homme de ne pouvoir disposer de sa fille, dit Mwres assez mal à propos.

– Il faut que vous me donniez le nom et l'adresse de la jeune fille, dit l'hypnotiste, avec tous les détails concernant la chose, et, entre parenthèses, y a-t-il quelque argent dans l'affaire ?

Mwres hésita.

– Il y a une somme... en fait une somme considérable... placée à la Société des Routes Brevetées. La fortune de sa mère. C'est ce qui rend la chose si exaspérante.

– Parfaitement, dit l'hypnotiste.

Et il se mit à questionner Mwres. L'interrogatoire fut long.

Pendant ce temps, Elizebeθ Mwres, comme elle orthographiait son nom, ou Élisabeth Morris, comme une personne du XIXe siècle l'aurait écrit, était assise dans une tranquille salle d'attente sous la grande plate-forme où descendait la machine volante de Paris. À côté d'elle était son amoureux, svelte et joli, lui lisant le poème qu'il avait écrit ce matin-là, pendant qu'il était de service sur la plate-forme. Quand la lecture fut achevée, ils restèrent un instant silencieux, puis, comme si c'eût été pour leur divertissement spécial, apparut dans le ciel la grande machine qui arrivait d'Amérique à toute allure.

D'abord ce fut une petite chose oblongue, indistincte et bleue dans la distance, entre les nuages floconneux, puis elle grandit rapidement, plus vaste et plus blanche, jusqu'à ce qu'ils en pussent voir les rangées de voiles séparées, large chacune de centaines de pieds, et le cadre grêle qu'elles supportaient, et enfin même les sièges mobiles des passagers comme des lignes pointillées. Bien que la machine descendît, elle leur semblait grimper dans le ciel, et, sur l'étendue des toits de la cité, au-dessous, son ombre bondissait vers eux. Ils entendirent le sifflement de l'air et les appels de la sirène, stridents et vibrants, pour avertir de son arrivée les gens de la plate-forme d'atterrissage. Brusquement, la note tomba d'une couple d'octaves et la machine disparut ; le ciel était clair et vide et la jeune fille put reporter ses regards sur Denton, assis à côté d'elle.

Leur silence prit fin, et Denton, parlant une sorte de langage entrecoupé qui était, paraît-il, leur possession particulière – bien que depuis que le monde est monde tous les amants aient parlé cette langue –, Denton lui dit comment eux aussi prendraient leur essor, un beau matin, laissant là tous les obstacles et toutes les difficultés pour voler vers une cité ravissante et ensoleillée qu'il connaissait, au Japon, à mi-chemin autour du monde.

Elle aimait ce rêve, mais elle redoutait l'effort ; elle opposait un perpétuel : « Quelque jour, mon très cher, quelque jour », à toutes ses instances pour que ce soit bientôt. Enfin, il y eut un conflit strident de sifflets et il lui fallut retourner à son service sur la plate-forme. Ils se séparèrent comme les amoureux se sont séparés depuis des milliers d'années. Elle suivit un passage jusqu'à un ascenseur et parvint ainsi à l'une des rues du Londres de cette époque, toute vitrée d'épaisses glaces avec des plates-formes-mobiles allant sans cesse vers tous les quartiers de la cité. Par l'une de ces plates-formes elle retourna à ses appartements dans l'Hôtel des Femmes, où elle habitait et qui était en communication téléphonique avec tous les meilleurs professeurs du monde. Mais elle emportait dans son cœur tout le soleil qui les avait baignés de lumière, elle et Denton, et, à cette clarté, la sagesse des meilleurs professeurs du monde semblait folle.

Elle passa une partie de l'après-midi dans le gymnase et elle prit son repas avec deux autres jeunes filles et leur chaperon commun, car c'était encore la coutume d'avoir des chaperons pour les jeunes filles des classes élevées qui n'avaient plus leur mère. Le chaperon avait ce jour-là un visiteur, homme vêtu de vert et de jaune, qui parlait d'une façon étonnante. Entre autres choses, il fit l'éloge d'un nouveau roman historique que l'un des grands conteurs populaires venait de publier. Le sujet, naturellement, était emprunté à l'époque de la reine Victoria et l'auteur, parmi d'agréables innovations, avait placé un petit argument avant chaque section de son histoire, en imitation des têtes de chapitres des livres de l'ancien temps, par exemple : « Comment les cochers de Pimlico arrêtèrent l'omnibus de Victoria et du grand pugilat qui s'ensuivit dans la Cour du Palais », ou bien : « Comment le policeman de Piccadilly fut victime de son devoir. » L'homme en vert et jaune ne tarissait pas d'éloges.

– Ces sentences énergiques, disait-il, sont admirables. Elles font apercevoir d'un coup d'œil ces époques tumultueuses et frénétiques, quand les hommes et les animaux se coudoyaient

dans les rues sales et où la mort vous attendait à chaque tournant. La vie était la vie alors ! Combien le monde devait paraître grand ! combien merveilleux ! Il y avait encore des parties du globe absolument inexplorées. Aujourd'hui nous avons presque aboli l'étonnement, nous menons une existence si ordonnée que le courage, l'endurance, la foi, toutes les nobles vertus semblent disparaître de la terre.

Il continua sur ce ton, captivant les pensées de la jeune fille, si bien que la vie qu'ils menaient, la vie du XXIIe siècle, dans Londres vaste et inextricable, vie entremêlée d'essors vers tous les points du globe, lui semblait une monotone misère à côté de ce dédale du passé.

Tout d'abord Élisabeth ne se joignit pas à la conversation ; toutefois, au bout de peu de temps, le sujet devint si intéressant qu'elle émit quelques timides observations. Mais il parut à peine la remarquer et poursuivit, décrivant une nouvelle méthode de divertir les gens. On se faisait hypnotiser et l'on vous suggestionnait alors, d'une façon si habile qu'on se figurait vivre dans les temps anciens. On pouvait jouer de petits romans dans le passé, aussi nettement que dans la réalité, et quand enfin on s'éveillait, on se rappelait tout ce qu'on s'imaginait avoir éprouvé comme si c'eût été réel.

– C'est une chose que nous avons cherchée depuis des années et des années, disait l'hypnotiste. Pratiquement, c'est un rêve artificiel et nous en avons enfin trouvé le moyen. Songez à tout ce que cela nous permet – notre expérience enrichie, les aventures possibles à nouveau, un refuge offert contre cette vie sordide et difficile ! Songez donc !

– Et vous pouvez faire cela ! dit avec curiosité le chaperon.

– La chose est enfin possible, répondit l'hypnotiste. Vous pouvez commander un rêve à votre gré.

Le chaperon fut la première à se faire hypnotiser, et, quand elle eut été réveillée, elle déclara avoir fait un songe merveilleux.

Les deux jeunes filles, encouragées par son enthousiasme, s'abandonnèrent aussi entre les mains de l'hypnotiste pour faire une excursion dans le passé romanesque. Personne n'engagea Élisabeth à essayer de ce nouvel amusement et ce fut enfin à sa propre requête qu'elle fut menée dans ce pays des rêves où il n'y a plus ni liberté de choix ni volonté…

Ainsi le mal fut fait.

Un jour, Denton descendit à la petite salle tranquille sous la plate-forme des machines volantes et Élisabeth n'était pas à sa place habituelle. Il fut désappointé et quelque peu fâché. Le lendemain elle ne vint pas, non plus que le jour suivant. Il eut peur. Afin de se dissimuler sa propre crainte, il se mit avec ardeur à composer des sonnets pour quand elle reviendrait…

Pendant trois jours, au moyen de cette distraction, il lutta contre son appréhension, puis la vérité se dressa devant lui, froide et claire, sans doute possible. Elle pouvait être malade, mais il ne voulut pas croire qu'il eût été trahi. Alors suivit une semaine de misère. Il comprit qu'elle était sur terre le seul bien digne d'être possédé et qu'il lui fallait la chercher, quelque désespérée que pût être cette recherche, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée.

Il avait quelques ressources personnelles et il abandonna son emploi pour pouvoir retrouver la jeune fille, devenue pour lui plus précieuse que le monde.

Il ne savait pas où elle habitait et ignorait tout détail sur elle, car elle avait exigé, pour augmenter le charme de leur romanesque amour, qu'il ne connaîtrait rien d'elle… rien de leur différence de situation. Les rues de la cité s'ouvraient devant lui, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. À l'époque de Victoria, Londres, petite ville ayant quatre pauvres millions d'habitants,

était déjà un labyrinthe. Mais le Londres qu'il allait explorer, le Londres du XXIIe siècle, était une ville de trente millions d'âmes. Tout d'abord il fut énergique et infatigable, prenant à peine le temps de manger et de boire. Il chercha pendant des semaines et des mois, passant par toutes les phases imaginables de la fatigue et du désespoir, de la surexcitation et de la colère. Longtemps après que tout espoir fut mort, par la simple inertie de son désir, il errait encore ici et là, examinant les visages, regardant de côté et d'autre dans les rues, les ascenseurs et les passages incessamment mouvants de cette gigantesque ruche d'hommes. Enfin le hasard eut pitié de lui et il la vit.

C'était un jour de fête. Ayant faim, il avait payé le droit d'entrée unique et avait pénétré dans l'un des immenses réfectoires de la ville ; il se frayait un chemin parmi les tables et examinait par la seule force de l'habitude chaque groupe qu'il croisait. Soudain, il s'arrêta stupéfait, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, n'ayant plus la force d'avancer. Élisabeth était assise à vingt mètres à peine de lui, le regardant bien en face avec des yeux aussi durs, aussi dénués d'expression et ne paraissant pas plus le reconnaître, que les yeux d'une statue. Elle le regarda ainsi un moment, puis son regard passa vers autre chose.

S'il n'avait eu que ses yeux pour en être convaincu, il aurait pu douter que ce fût réellement Élisabeth.

Mais il la reconnaissait au geste de sa main, à la grâce d'une petite boucle rebelle qui se balançait sur son oreille quand elle remuait. Quelqu'un lui parla et elle se tourna, avec un sourire indulgent, vers l'homme qui était près d'elle, un petit homme ridiculement vêtu, hérissé et coiffé de cornes pneumatiques comme quelque bizarre reptile – le Bindon du choix de son père.

Un moment, Denton restai là, pâle et les yeux égarés, puis une faiblesse le prit et il s'assit devant l'une des petites tables. Il tournait le dos à Élisabeth, et, pendant longtemps, il n'osa re-

garder vers elle. Enfin il en eut le courage et il la vit debout et prête à partir avec Bindon et deux autres personnes. Les autres étaient son père et son chaperon. Il demeura sur son siège comme incapable d'agir jusqu'à ce que les quatre personnes fussent loin déjà et indistinctes, puis il se dressa, possédé par l'unique idée de les suivre. Pendant un certain temps, il eut peur de les avoir perdues, mais dans l'une des rues aux plates-formes mobiles qui parcouraient la cité, il tomba de nouveau sur Élisabeth et son chaperon. Bindon et Mwres avaient disparu. Il ne put plus longtemps conserver sa patience. Il éprouvait le désir irrésistible de parler à Élisabeth ou de mourir. Il s'avança vivement vers l'endroit où elles étaient assises et prit un siège à côté d'elles. Sa figure pâle était convulsée par sa surexcitation nerveuse.

Il posa sa main sur celle de la jeune fille.

– Élisabeth ! dit-il.

Elle se tourna avec un étonnement sincère et sa figure n'indiquait autre chose que la crainte de cet étranger.

– Élisabeth ! cria-t-il, et sa voix lui parut à lui-même étrange. Ma toute chère !... me reconnaissez-vous ?

La figure d'Élisabeth ne laissa voir autre chose qu'un peu plus d'alarme et de perplexité. Elle s'écarta de lui. Le chaperon, petite femme aux cheveux gris et aux traits mobiles, se pencha en avant pour intervenir. Ses yeux clairs et résolus examinèrent Denton.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

– Cette jeune dame... me connaît ! affirma Denton.

– Vous le connaissez, ma chérie ?

– Non ! dit Élisabeth d'une voix étrange, en portant la main à son front et en parlant comme quelqu'un qui répète une leçon, non ! je ne le connais pas ! *Je sais* que je ne le connais pas.

– Mais... mais... Vous ne me connaissez pas ! C'est moi ! Denton !... Denton !... avec qui vous veniez causer... vous ne vous rappelez plus ?... la plate-forme des machines volantes, le banc... en plein air... les vers...

– Non ! répliqua Élisabeth, non ! je ne le connais pas !... Je ne le connais pas !... Il y a bien quelque chose... mais je ne sais plus... Tout ce que je sais est que je ne le connais pas.

Ses traits exprimaient une détresse infinie. Les yeux vifs du chaperon allaient de la jeune fille au jeune homme.

– Vous voyez, fit-elle avec l'ombre d'un sourire, elle ne vous connaît pas.

– Je ne vous connais pas ! répéta Élisabeth, j'en suis bien sûre.

– Mais, ma chère... les sonnets... les petits poèmes...

– Elle ne vous connaît pas ! insista le chaperon. Il ne faut pas... Vous vous trompez !... Il ne faut pas continuer à nous parler après cela... Il vous faut cesser de nous ennuyer sur la voie publique.

– Mais... dit Denton, et un instant sa face désolée et hagarde parut en appeler contre le destin.

– Il ne faut pas persister, jeune homme ! protesta le chaperon.

– Élisabeth ! cria-t-il.

La figure de la jeune femme exprimait des tourments intolérables.

– Je ne vous connais pas ! s'écria-t-elle, la main à son front ! Oh ! mais je ne vous connais pas !

Denton s'affala sur son siège, abasourdi. Puis il se dressa et poussa un gémissement. Il fit un étrange geste d'appel vers le

toit vitré de la voie publique, puis il se tourna et passa avec des bonds fébriles d'une plate-forme mobile à une autre et disparut dans le fourmillement des passants. Le chaperon le suivit des yeux, après quoi elle affronta hardiment les figures curieuses qui l'entouraient.

– Ma chère ? demanda Élisabeth en se tordant les mains et trop profondément émue pour faire attention à ceux qui l'observaient, qui est cet homme ?... qui *est* cet homme ?

Le chaperon ouvrit de grands yeux et répondit d'une voix claire et de façon à être entendue de tous :

– Quelque pauvre être à moitié idiot... c'est la première fois que je le vois !

– Nous ne l'avons jamais vu ?

– Jamais, ma chérie. Ne vous troublez pas l'esprit pour si peu.

Quelque temps après cela, le célèbre hypnotiste, qui s'habillait en vert et jaune, reçut la visite d'un autre client. Le jeune homme traversa la salle de consultations, pâle et hagard.

– Je veux oublier, criait-il, il faut que j'oublie.

L'hypnotiste l'observa d'un regard tranquille, étudiant sa figure, sa mise et son maintien.

– Oublier quelque chose, plaisir ou peine, est être d'autant diminué. Mais cela vous regarde. Nos honoraires sont élevés.

– Si seulement je puis oublier...

– Avec vous ce sera facile... vous le désirez. J'ai réussi des cures plus difficiles. Récemment encore... je ne m'attendais pas à un si bon résultat. La chose fut faite contre la volonté de la personne hypnotisée... Une affaire d'amour aussi, comme la vôtre... Une jeune fille... Mais n'ayez pas peur.

Le jeune homme vint s'asseoir auprès de l'hypnotiste. Ses gestes trahissaient un calme contraint. Il fixa ses yeux sur ceux de l'opérateur.

– Il faut que je vous dise... Naturellement, il est nécessaire que vous sachiez de qui il s'agit. C'est une jeune fille. Elle s'appelle Élisabeth Mwres. Eh bien ?...

Il se tut. Sur les traits de l'hypnotiste, il avait aperçu une surprise soudaine. Au même instant il comprit. Se dressant et dominant le personnage assis à côté de lui, il empoigna une épaule vêtue de vert et d'or. Pendant un instant il ne put trouver ses mots.

– Rendez-la-moi ! Rendez-la-moi !

– Que voulez-vous dire ? haleta l'hypnotiste.

– Rendez-la-moi !

– Rendre qui ?

– Élisabeth Mwres... la jeune fille...

L'hypnotiste essaya de se délivrer ; mais la main de Denton l'étreignit plus fortement.

– Lâchez-moi ! cria l'hypnotiste, lançant son poing contre la poitrine de Denton.

Au même instant les deux hommes s'enlacèrent dans un maladroit corps à corps. Ni l'un ni l'autre n'avait le moindre entraînement, car l'athlétisme, excepté en vue du spectacle et pour fournir une occasion de parier, avait disparu de la terre. Pourtant Denton n'était pas seulement le plus jeune, mais aussi le plus fort des deux. Ils se bousculèrent à travers la pièce, puis l'hypnotiste faiblit sous son antagoniste et ils tombèrent tous deux...

D'un bond Denton se remit sur pied, épouvanté de sa furie. Mais l'hypnotiste restait allongé par terre et, soudain, d'une petite marque blanche faite à son front par l'angle d'un tabouret jaillit un filet de sang. Un moment Denton resta penché sur lui, irrésolu et tremblant. Une crainte des conséquences possibles entra dans son esprit d'éducation paisible. Il se tourna vers la porte.

– Non ! dit-il tout haut, et il revint vers le milieu de la pièce.

Surmontant l'instinctive répugnance de quelqu'un qui, de sa vie, n'avait été témoin d'un acte de violence, il s'agenouilla près de son antagoniste pour écouter si le cœur battait, puis examina la blessure. Il se releva doucement et, jetant les yeux autour de lui, il commença à voir la situation sous de meilleurs auspices.

En reprenant ses sens, l'hypnotiste se retrouva le dos appuyé sur les genoux de Denton, qui lui épongeait la face ; et le pauvre homme éprouvait de violentes douleurs dans la tête. Sans dire un mot, il indiqua, d'un geste, qu'il avait été, à son avis, suffisamment épongé.

– Laissez-moi me relever.

– Pas encore, dit Denton.

– Vous m'avez attaqué, gredin !

– Nous sommes seuls, dit Denton, et la porte est sûre.

Il y eut un instant de réflexion.

– Si vous ne me laissez pas vous éponger, dit Denton, vous aurez au front une meurtrissure énorme.

– Continuez à m'éponger, répondit l'hypnotiste d'un ton maussade.

Il y eut une autre pause.

– On se croirait à l'âge de pierre, déclara l'hypnotiste... des violences !... une lutte...

– À l'âge de pierre, dit Denton, personne n'aurait osé intervenir entre un homme et une femme.

L'hypnotiste réfléchit de nouveau.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda-t-il.

– Pendant que vous étiez évanoui, j'ai trouvé l'adresse de la jeune fille sur vos tablettes. Je l'ignorais jusqu'à présent. J'ai téléphoné et elle sera bientôt ici, alors...

– Elle viendra avec son chaperon...

– Ce sera parfait.

– Mais quoi... ? Je ne vois pas bien... Que voulez-vous faire ?

– J'ai cherché une arme. C'est étonnant combien il y a peu d'armes de nos jours, si l'on songe qu'à l'âge de pierre les hommes ne possédaient guère que des armes. À la fin, j'ai trouvé cette lampe, en ai arraché les fils conducteurs et les accessoires et je la tiens comme cela...

Il la brandit au-dessus des épaules de l'hypnotiste.

Avec cette massue je puis facilement vous briser le crâne et je le ferai – à moins que vous ne consentiez à ce que je vous demande.

– La violence n'est pas un remède, dit l'hypnotiste, empruntant sa citation au *Livre des maximes morales de l'homme.*

– C'est une maladie désagréable, dit Denton.

– Eh bien ?

– Vous direz à cette madame chaperon que vous allez ordonner à la jeune fille d'épouser cette petite brute contrefaite, aux cheveux rouges et aux yeux de furet. Je suppose que c'est là où en sont les choses ?

– Oui, c'est là où en sont les choses.

– Et en prétendant faire cela, vous lui rendrez ses souvenirs de moi.

– Cela n'est pas de ma profession.

– Écoutez bien ! j'aimerais mieux mourir que de ne pas avoir cette jeune fille. Je n'ai pas l'intention de respecter vos petites fantaisies. Si tout ne marche pas droit, vous ne vivrez pas cinq minutes de plus. Je tiens là un rude semblant d'arme qui peut, d'une façon très concevable, être suffisamment dangereux pour vous tuer. Et je le ferai. Je sais bien que c'est une chose insolite de nos jours qu'agir comme cela – surtout parce qu'il y a si peu de choses dans la vie qui méritent qu'on commette des violences à cause d'elles.

– Le chaperon de la jeune fille vous verra en entrant.

– Je me tiendrai dans ce recoin, derrière vous.

L'hypnotiste réfléchit.

– Vous êtes un jeune homme bien déterminé, dit-il, et seulement à demi civilisé. J'ai essayé de remplir mon devoir envers mon client, mais dans cette affaire il semble probable que vous en arriverez à vos fins...

– Alors vous agirez franchement ?

– Parbleu ! Je ne veux pas risquer d'avoir la tête cassée pour une chose aussi insignifiante que celle-ci.

– Et ensuite ?

– Il n’y a rien qu’un hypnotiste ou qu’un docteur déteste autant que le scandale. Moi, du moins, je ne suis pas un sauvage ; certes je suis très ennuyé... mais dans un jour ou deux je ne vous en voudrai plus...

– Merci bien. Maintenant que nous nous entendons, je ne vois pas de nécessité à vous laisser plus longtemps sur le plancher.

2

En pleine campagne

Le monde, dit-on, a plus changé entre les années 1800 et 1900 qu'il ne l'avait fait dans les cinq cents ans qui précédèrent. Ce siècle, le XIXe, fut l'aube d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité – l'époque des grandes cités, la fin de la vie éparse dans les campagnes.

Au commencement du XIXe siècle, la majorité des humains vivait encore sur le sol producteur selon un ordre de choses qui avait existé depuis d'innombrables générations. Par tout le monde on habitait alors dans des petites villes ou des villages, chacun travaillant directement aux métiers agricoles ou se livrant à des occupations qui en dépendaient. On voyageait rarement et on se bornait à la besogne ordinaire, parce que les moyens rapides de transport n'étaient pas encore trouvés. Les quelques rares gens qui se déplaçaient allaient soit à pied, soit dans de lents bateaux à voiles, ou bien montaient des chevaux trottinants, incapables de faire plus de cent kilomètres par jour. Songez donc ! Cent kilomètres par jour ! Ici et là, à cette époque apathique, une ville devenait un peu plus grande que ses voisines comme port ou comme centre de gouvernement. Mais toutes les villes du monde ayant plus de 100 000 habitants pouvaient se compter sur les doigts de la main. C'est du moins ce qui existait au commencement du XIXe siècle. À la fin, l'invention des chemins de fer, des télégraphes, des bateaux à vapeur et d'une complexe machinerie agricole avait changé tout cela – changé au-delà de tout espoir de retour. Les magasins immenses, les plaisirs variés, les commodités innombrables des grandes villes furent tout à coup créés, et à peine les grandes cités existèrent-elles qu'elles entrèrent en compétition avec les

ressources rustiques des centres ruraux. L'humanité fut attirée dans les villes par une irrésistible puissance. La demande de main-d'œuvre diminua avec l'accroissement de la machinerie. Les marchés locaux furent entièrement abandonnés et les grands centres se développèrent rapidement aux dépens de la campagne.

Le flot des populations montant vers les villes fut la constante préoccupation des penseurs et des écrivains du XIXe siècle. En Europe et en Australie, en Chine et aux Indes, le même phénomène se produisait : partout quelques villes, s'augmentant sans cesse, remplaçaient visiblement l'ancien ordre de choses. Quelques-uns seulement se rendaient compte que c'était l'inévitable résultat du perfectionnement et de la multiplication des moyens de transport, et les projets les plus puérils étaient imaginés pour faire échec au mystérieux magnétisme des centres urbains et inciter le paysan à rester sur le sol.

Pourtant les développements du XIXe siècle n'étaient que l'aube d'un nouvel ordre de choses. Les premières grandes cités des temps nouveaux furent horriblement incommodes, assombries par des brouillards fumeux, malsaines et bruyantes ; mais la découverte de nouvelles méthodes de construction et de chauffage changea tout cela. De 1900 à l'an 2000, la marche de l'évolution fut encore plus rapide, et de l'an 2000 à 2100 le progrès continuellement accélère des inventions humaines fit paraître enfin le XIXe siècle comme la vision incroyable d'une époque idyllique et tranquille.

L'établissement des chemins de fer ne fut que le premier pas dans le développement de ces moyens de communication qui, finalement, révolutionnèrent la vie humaine. Vers l'an 2000, les chemins de fer et les routes avaient complètement disparu. Les voies ferrées dépouillées de leurs rails étaient devenues des talus et des fossés herbeux à la surface du monde ; les vieilles routes étranges et les voies barbares, faites de cailloux et de terre durcis par un travail manuel ou roulés par de

grossiers rouleaux de fer, jonchées d'immondices diverses, défoncées par les sabots ferrés de bêtes et les roues des véhicules formant des ornières et des mares souvent profondes, avaient été remplacées par d'autres voies brevetées faites d'une substance appelée Eadhamite. Cette Eadhamite, ainsi nommée d'après son inventeur, prend place, avec l'invention de l'imprimerie et l'utilisation de la vapeur, parmi les découvertes qui firent époque dans l'histoire du monde.

Quand Eadham inventa cette substance, il crut probablement avoir trouvé une matière qui remplacerait simplement le caoutchouc. Elle coûtait quelques francs la tonne. Mais on ne peut jamais prévoir jusqu'où peut aller une invention. Ce fut grâce au génie d'un homme appelé Chautemps qu'on vit la possibilité de s'en servir, non seulement comme bandages de roues, mais comme revêtement des routes, et qu'on organisa l'énorme réseau des voies publiques qui couvrit rapidement le monde.

Ces voies publiques étaient établies avec des divisions longitudinales. Les bandes extérieures de chaque côté, une pour chaque sens, étaient réservées aux cyclistes et autres moyens de transport allant à une vitesse moindre que 40 kilomètres à l'heure. Contiguës aux précédentes, deux autres bandes étaient réservées aux moteurs capables d'une vitesse de 40 à 150 kilomètres. Et Chautemps, bravant le ridicule, avait fait établir deux bandes centrales pour les véhicules qui devaient voyager à des vitesses supérieures à 150 kilomètres à l'heure.

Pendant dix ans, ces voies centrales restèrent désertes. Avant sa mort, elles étaient les plus encombrées de toutes et des cadres vastes et légers, munis de roues de vingt et trente pieds de diamètre, les parcouraient à des allures qui, d'année en année s'élevèrent jusqu'à 300 kilomètres à l'heure. En même temps que s'accomplissait cette révolution, une métamorphose parallèle avait transformé les cités toujours croissantes. Avec le développement de la science pratique, les brouillards et les fanges du XIX[e] siècle avaient disparu. Le chauffage électrique

ayant remplacé les feux, en l'année 2013 un foyer qui n'aurait pas entièrement consumé sa propre fumée était une incommodité publique passible de poursuites. On avait recouvert toutes les rues des villes, les squares et les places publiques de toits garnis d'une substance transparente récemment inventée, et pratiquement, de cette façon, toutes les rues de Londres se trouvaient abritées. Certaines lois stupides et restrictives, qui interdisaient d'édifier au-delà d'une certaine hauteur, avaient été abolies. Et Londres, au lieu d'être un ramassis de maisons vaguement archaïques, monta fermement vers le ciel. À la responsabilité municipale pour l'eau, la lumière et les égouts on en ajouta une autre : la ventilation.

Mais pour raconter tous les changements que ces deux cents années amenèrent dans les commodités humaines, pour relater l'invention si longtemps prévue de l'art de voler, pour décrire comment la vie dans les maisons particulières fut peu à peu supplantée par l'existence commune dans d'interminables hôtels, comment enfin ceux mêmes qui se livraient à des travaux d'agriculture vinrent habiter dans les villes et se rendirent chaque jour à leur ouvrage ; pour décrire comment dans toute l'Angleterre il ne resta que quatre villes peuplées chacune de millions d'habitants ; pour dire qu'il ne resta aucune maison habitée dans toute l'étendue des campagnes, nous serions entraînés bien loin de l'aventure de Denton et de son Élisabeth.

Les deux jeunes gens, après avoir été séparés, étaient maintenant réunis, et cependant ils ne pouvaient pas encore se marier. Car Denton, et c'était bien sa faute, n'avait pas d'argent. Élisabeth ne devait en avoir qu'à sa majorité et elle atteignait seulement ses dix-huit ans. Selon la coutume de l'époque, toute la fortune de sa mère devait lui revenir à sa vingt et unième année. Elle ignorait qu'il y avait des moyens d'anticiper sur son avoir et Denton était un amant beaucoup trop délicat pour lui suggérer d'en user. Et les choses en restaient désespérément là entre eux. Élisabeth déclarait qu'elle était très malheureuse et que personne, à part Denton, ne la comprenait et qu'elle se

trouvait ainsi tout à fait à plaindre quand elle était éloignée de lui ; Denton disait que son cœur soupirait après elle jour et nuit. Ils se rencontraient aussi souvent qu'ils le pouvaient pour se délecter du récit de leurs souffrances.

Un jour ils se rejoignirent dans la salle d'attente de la plate-forme des machines volantes. Le point précis de cette entrevue eût été, à l'époque de Victoria, à cinq cents pieds au-dessus de l'endroit où la route de Wimbledon débouche sur le *common*. Leur vue s'étendait loin par-dessus Londres. Il serait difficile de décrire à un lecteur du XIXe siècle l'aspect de ce qu'ils avaient sous les yeux. Il faudrait lui dire de penser au Palais de Cristal, aux hôtels « mammouth » (comme on appelait alors ces petites choses) récemment édifiés, les plus vastes gares de chemin de fer de son temps et d'imaginer tous ces bâtiments agrandis dans des proportions immenses et se reliant d'une façon continue sur toute l'étendue métropolitaine. Si on lui eût dit alors que cet interminable espace, ce toit continu, était garni d'innombrables forêts de ventilateurs qui tournaient, il aurait fini par se figurer vaguement ce qui, pour ces jeunes gens, était une vue des plus ordinaires.

Cette cité énorme avait, pour eux, quelque chose d'une prison et ils s'entretenaient, comme ils l'avaient fait cent fois déjà, de la façon dont ils pourraient bien s'en échapper pour trouver, enfin, le bonheur ensemble : s'échapper de cette prison ! c'est-à-dire vivre heureux avant que les trois années fixées fussent écoulées. D'un commun accord, tous deux déclaraient qu'il était absolument impossible et presque coupable d'attendre trois ans.

– Avant cela, disait Denton, et le ton de sa voix indiquait une solide poitrine, avant cela nous pourrions être morts l'un et l'autre.

À ces mots, leurs jeunes mains vigoureuses se serraient et une pensée encore plus poignante amenait aux yeux clairs d'Élisabeth des larmes qui descendaient au long de ses joues saines.

– L’un de nous ! disait-elle, l’un de nous pourrait…

Un sanglot lui barrait la gorge : elle ne pouvait prononcer le mot qui est si terrible pour les jeunes et les heureux.

Pourtant, se marier et être pauvre était, dans les villes de ce temps-là, pour quiconque avait été élevé dans l’aisance, une chose terrible. Aux temps bénis de l’agriculture qui avaient pris fin au XVIIIe siècle, on parlait joliment de l’amour à deux dans une chaumière et, à vrai dire, les gens de la campagne habitaient à cette époque des cabanes de chaume et de plâtre aux vitres minuscules, entourées de fleurs et de grand air, au milieu des haies enchevêtrées où chantaient les oiseaux, et ils avaient, au-dessus de leur tête, le ciel toujours changeant. Mais tout cela n’était plus : la transformation avait commencé déjà au XIXe siècle et un nouveau genre de vie était offert aux pauvres dans les quartiers inférieurs de la cité.

Au XIXe siècle, les bas quartiers s’étalaient encore sous le ciel ; ils étaient relégués sur des étendues de sol argileux ou autrement inutilisables, exposés aux inondations ou à la fumée des districts plus fortunés, insuffisamment alimentés d’eau et aussi insalubres que le permettait la crainte que les classes riches avaient des maladies infectieuses.

Cependant, au XXIIe siècle, un arrangement différent avait été nécessité par l’accroissement de la ville qui augmentait ses étages et, de plus en plus, réunissait ses édifices entre eux. Les classes prospères vivaient dans une vaste série d’hôtels somptueux, situés dans les étages et les halls supérieurs du système de constructions de la cité. La population industrielle habitait dans les sous-sols et les rez-de-chaussée effroyables de la ville.

Au point de vue du raffinement de la vie et des mœurs, ces classes inférieures différaient peu de leurs ancêtres, et, en ce qui concerne Londres, elles ressemblaient assez au peuple habitant l’East-End au temps de la reine Victoria. Mais ils avaient fabriqué pour leur propre usage un dialecte distinct. Tous vivaient et

mouraient dans ces dessous, ne montant guère à la surface que lorsque leur ouvrage les y appelait. Comme, pour la plupart d'entre eux, c'était le genre de vie pour lequel ils étaient nés, ils n'éprouvaient pas d'excessive misère en cette situation ; mais pour les gens de la classe de Denton et d'Élisabeth, une telle déchéance aurait été plus terrible que la mort.

– Que pourrions-nous bien faire ? demandait Élisabeth.

Denton déclarait ne pas le savoir. À part ses propres sentiments de délicatesse, il n'était pas sûr qu'Élisabeth fût séduite par l'idée d'emprunter sur ses « espérances ».

Même le prix du passage de Londres à Paris, disait Élisabeth, était au-dessus de leurs moyens et à Paris, comme dans n'importe quelle autre cité du monde, la vie serait tout aussi dispendieuse et impossible qu'à Londres.

– Si seulement ! pouvait bien s'écrier Denton, si seulement nous avions vécu dans ce temps-là ! Si seulement nous avions vécu dans le passé !

À leurs yeux, même le Whitechapel du XIXe siècle apparaissait à travers une brume romanesque.

– Il n'y a donc aucun moyen, larmoyait tout à coup Élisabeth, faudra-t-il réellement que nous attendions trois longues années ? Songez donc, trois ans, trente-six mois !

La dose de patience des humains ne s'était pas accrue avec le temps. Soudain Denton se décida à parler d'un projet qui déjà lui avait trotté par l'esprit. Finalement, il s'y était arrêté. Pourtant cela lui semblait un dessein si fantasque qu'il ne le proposa qu'à demi sérieusement. Mais formuler une idée avec des mots a toujours pour résultat de la faire paraître plus réelle et plus possible qu'elle ne l'était auparavant, et il en fut ainsi pour les jeunes gens.

– Supposons, dit-il, que nous allions dans la campagne.

Elle leva les yeux sur lui afin de voir s'il était sérieux en proposant une pareille aventure.

– La campagne !

– Oui… au loin… là-bas… par-delà les collines.

– Comment pourrions-nous y vivre, demanda-t-elle, et où ?

– Ce n'est pas impossible, dit-il, des gens habitaient la campagne dans le temps.

– Mais alors il y avait des maisons.

– Il y a encore des ruines de villages et de villes. Dans les terrains argileux, elles ont disparu, naturellement, néanmoins il en reste beaucoup sur les terres d'élevage, parce que la Compagnie Générale des Aliments ne trouverait pas son compte à les détruire. Je sais cela… d'une façon certaine. D'ailleurs, on les voit des machines volantes. Eh bien ! nous pourrions nous abriter dans quelqu'une de ces maisons et la réparer de nos mains. Après tout, la chose n'est pas aussi déraisonnable qu'elle en a l'air. On paierait l'un des hommes qui vont tous les jours prendre soin des moissons et des troupeaux pour nous apporter de la nourriture.

– Combien ce serait étrange si l'on pouvait réellement… ! dit-elle en se plaçant devant lui.

– Pourquoi pas ?…

– Personne n'oserait…

– Ce n'est pas une raison.

– Ce serait… oh ! ce serait si romanesque et si étrange… Si seulement c'était possible.

– Pourquoi ne le serait-ce pas ?

– Il y a tant de choses... Pensez à toutes les choses qu'il nous faut et qui nous manqueraient.

– Nous manqueraient-elles ?... Après tout la vie que nous menons est très irréelle, très artificielle.

Il se mit à développer son idée et, à mesure qu'il s'animait, le côté fantastique de sa proposition disparut. Elle réfléchissait.

– Mais... j'ai entendu parler de rôdeurs... de criminels échappés...

Il fit un signe d'assentiment, hésitant à émettre sa réponse, craignant qu'elle ne la trouvât puérile. Il rougit.

– Quelqu'un que je connais pourrait me faire une épée.

Elle leva vers lui des yeux brillants d'enthousiasme. Elle avait entendu parler d'épée, même elle en avait vu une, dans un musée. Elle pensa à ces jours anciens où les hommes en portaient communément. L'idée suggérée par Denton lui paraissait un rêve impossible et, peut-être pour cette raison, elle demanda avidement de plus amples détails. Inventant à mesure ce qu'il disait, il lui conta comment ils pourraient vivre dans la campagne ainsi que les gens de jadis l'avaient fait. À chaque phrase l'intérêt de la jeune fille augmentait, car elle était de celles que fascinent le roman et l'aventure.

La proposition lui parut, ce jour-là, une fantaisie impraticable, mais le jour suivant ils en reparlèrent, et, fait étrange, la chose avait l'air beaucoup moins irréalisable.

– D'abord nous pourrions emporter de la nourriture, dit Denton. Nous en prendrions pour dix ou douze jours.

À cette époque, les aliments consistaient en extraits compacts et artificiels sous de très minces volumes, et la provision dont parlaient les deux jeunes gens n'avait rien de l'énormité que pourrait imaginer quelqu'un du XIXe siècle.

– Mais… jusqu'à ce que notre maison… demanda-t-elle… jusqu'à ce qu'elle soit prête, où dormirions-nous ?

– Nous sommes en été.

– Mais… que voulez-vous dire ?

– Il y eut un temps où il n'y avait pas de maisons dans le monde, où l'humanité tout entière dormait toujours en plein air.

– Mais pour nous ! Le vide ! pas de murs… pas de plafond !…

– Ma chère, répliqua-t-il, à Londres vous avez beaucoup de beaux plafonds qui sont peints par des artistes et ornés de lumières. Mais j'ai vu un plafond plus beau que tous ceux de Londres.

– Mais où ?

– C'est le plafond sous lequel nous serions seuls tous deux…

– Vous voulez dire ?…

– Chère, dit-il, c'est quelque chose que le monde a oublié, c'est le ciel et toute la multitude des étoiles.

Chaque fois qu'ils en parlaient, ce projet leur semblait de plus en plus possible et désirable. Au bout de huit ou dix jours, il fut tout à fait naturel. Une semaine encore et c'était le parti inévitable qu'il leur fallait prendre. Un grand enthousiasme pour la campagne s'empara d'eux et les posséda. Le tumulte sordide de la ville, disaient-ils, les accablait. Et ils s'étonnaient que ce simple moyen de mettre fin à leur peine ne leur fût pas venu plus tôt à l'idée.

Un matin, vers la Saint-Jean, il y eut un nouvel employé sur la plate-forme des machines volantes. La place qu'avait si longtemps occupée Denton ne devait plus le revoir.

Nos deux jeunes gens s'étaient secrètement mariés et ils quittaient hardiment la cité dans laquelle leurs ancêtres et eux avaient vécu jusqu'à ce jour. Élisabeth était vêtue d'une robe blanche neuve et taillée selon une mode surannée ; lui, portait sur son dos un paquet de provisions et tenait à la main, assez timidement il est vrai bien que dissimulé sous son manteau pourpre, un instrument de forme archaïque, une chose d'acier trempé avec une poignée en croix.

Imaginez cet exode. De leur temps, avaient disparu les banlieues qui, au XIXe siècle, étalaient leurs mauvaises routes, leurs maisons mesquines, leurs ridicules petits jardins d'arbustes, de géraniums et d'enjolivements futiles et prétentieux : les édifices orgueilleux de l'âge nouveau des voies mécaniques, les conduites d'eau et d'électricité, tout cela se terminait comme un mur, comme une falaise de près de 4 000 pieds de haut, abrupte et nette. Tout autour de la cité s'étendaient les champs de carottes, de navets et autres légumes cultivés par la Compagnie Générale des Aliments et qui formaient la base de mille nourritures variées. Les mauvaises herbes, les buissons, les ronces et les haies avaient été complètement extirpés. Les incessantes dépenses de sarclage qu'il fallait faire d'année en année dans la culture mesquine, ruineuse et barbare des anciens jours avaient été une fois pour toutes économisées par la Compagnie au moyen de procédés d'extermination. Ici et là cependant des rangées nettes de pommiers et de ronces cultivées coupaient les champs et, par places, des groupes de gigantesques chardons dressaient leurs épis améliorés. Ici et là d'énormes machines agricoles se dressaient, biscornues, recouvertes de toiles imperméables. Les eaux mêlées de trois ou quatre rivières couraient en des canaux rectangulaires, et partout où la moindre élévation de terrain le permettait, un système d'écoulement d'eaux d'égouts désinfectées distribuait ses bienfaits à travers les terres cultivées, et ces cascades faisaient des arcs-en-ciel.

Par une grande arche taillée dans le mur de l'énorme cité, sortaient les Voies Eadhamites allant à Portsmouth et fourmil-

lant, au soleil matinal, d’un trafic énorme de véhicules, qui transportaient à leur travail les ouvriers et les employés vêtus de l’uniforme bleu de la Compagnie Générale des Aliments : trafic impétueux auprès duquel les deux jeunes gens semblaient deux points presque immobiles. Au long des deux voies extérieures passaient, ronflants et bruyants, les lents et surannés véhicules automobiles de ceux que leur service n’appelait pas à plus de trente kilomètres de la cité ; les voies intérieures étaient encombrées de mécaniques plus vastes, de rapides monocycles portant une vingtaine d’hommes, de longs multicycles, des quadricycles faiblissant sous de lourdes charges, de gigantesques chariots vides, qui reviendraient pleins avant le coucher du soleil, tous munis de moteurs trépidants et de roues silencieuses avec une perpétuelle et sauvage mélodie de gongs et de cornes.

Nos deux jeunes gens nouvellement unis et étrangement intimidés par leur mutuelle compagnie suivaient en silence l’extrême bord de la voie extérieure. Maints sarcasmes et maintes railleries leur furent décochés au passage, car, en l’an 2180, un piéton était un spectacle presque aussi étrange qu’une automobile l’eût été en 1800 ; mais ils poursuivaient leur route, inébranlables, et ne faisaient pas attention à tous ces cris.

Dans le sud, devant eux, s’élevaient les collines. Bleues d’abord, puis vertes à mesure qu’ils en approchaient, elles étaient surmontées par des rangées de gigantesques ventilateurs qui complétaient ceux qu’on avait établis sur l’immense toit de la cité, et les pentes étaient déchiquetées et mouvantes, pour ainsi dire, sous les longues ombres de ces girouettes tourbillonnantes. Vers midi, ils s’en étaient approchés jusqu’à apercevoir, ici et là, de petites taches blanchâtres. C’étaient les troupeaux de moutons appartenant à la Section Animale de la Compagnie Générale des Aliments. Au bout d’une heure, ils avaient dépassé les champs de légumes à tubercules et à racines, et, ayant franchi l’unique clôture qui les limitait, ils n’eurent plus à s’inquiéter des prohibitions et des défenses d’entrer. La route aplanie s’engouffrait, avec tout son trafic, dans une tranchée énorme et

ils s'en écartèrent pour gagner le flanc de la colline en marchant sur les gazons.

Jamais encore ces enfants des jours prochains ne s'étaient trouvés ensemble dans un endroit aussi isolé.

Ils se sentaient tous deux fort affamés et les pieds tout endoloris, car la marche était alors un exercice peu fréquent ; bientôt, ils s'assirent sur le gazon ras, sans mauvaises herbes, et, pour la première fois, tournèrent les yeux vers la cité d'où ils venaient et qui brillait, immense et splendide, dans la brume bleue de la vallée de la Tamise. Élisabeth, ne s'étant jamais approchée jusqu'ici de nos animaux en liberté, était quelque peu effrayée des moutons qui, sans être parqués, paissaient sur la pente. Denton la rassura. Au-dessus de leur tête un petit oiseau aux ailes blanches décrivait de grands cercles dans l'azur.

Ils parlèrent peu, tandis qu'ils se restauraient ; mais dès qu'ils eurent fini, leurs langues se délièrent. Il parla du bonheur qui était maintenant bien à eux, de la folie de ne s'être pas plus tôt évadés de cette magnifique prison, des anciens temps romanesques qui étaient maintenant passés pour toujours. Puis il devint fanfaron. Il prit l'épée, posée sur le gazon à côté de lui, et Élisabeth glissa un doigt tremblant au long de la lame.

– Et vous pourriez, dit-elle, *vous* pourriez lever ceci et frapper un homme ?

– Pourquoi pas, s'il le fallait !

– Mais, dit-elle, ça paraît horrible... ça ferait une entaille... il y aurait – elle baissa la voix – du sang...

– Vous avez lu assez souvent dans les anciens romans...

– Oh ! je sais... dans ces... oui !... Mais c'est différent. On sait que ça n'est pas du sang, mais une espèce d'encre rouge... et *vous...* tuer !

Elle le regarda craintivement, puis elle lui rendit l'épée.

Quand ils eurent mangé et se furent reposés, ils se levèrent pour continuer leur route vers les collines. Ils passèrent tout près d'un immense troupeau de moutons qui, en bêlant, les contempla surpris de leur aspect insolite. Elle n'avait jamais vu de moutons et elle frissonna en songeant que ces doux animaux devaient être tués pour faire de la nourriture. Un chien aboya dans la distance ; puis un berger parut entre les supports des roues des ventilateurs et descendit vers eux.

Quand il fut assez près, il les interpella, leur demandant où ils allaient.

Denton hésita et lui dit brièvement qu'ils cherchaient quelque maison abandonnée dans laquelle ils pourraient vivre ensemble. Il tâchait de parler d'une façon dégagée, comme s'il se fût agi d'une chose habituelle. L'homme le regardait, incrédule.

– Avez-vous commis quelque méfait ? demanda-t-il.

– Aucun, affirma Denton, seulement nous ne voulons plus vivre dans une ville. D'ailleurs, pourquoi vivre dans des cités ?

Le berger les regarda ébahi, plus incrédule que jamais.

– Vous ne pourrez pas vivre ici, dit-il.

– Nous voulons essayer.

Les yeux du berger allaient de l'un à l'autre des deux jeunes gens.

– Vous retournerez là-bas demain, fit-il. Ça peut paraître agréable au soleil... Vous êtes bien sûrs de n'avoir rien fait ? Vous savez, nous autres, bergers, nous ne sommes pas tellement grands amis avec la police.

– Non ! nous n'avons rien fait, dit Denton en le regardant bien en face, nous sommes trop pauvres pour vivre dans la cité et il nous serait impossible de porter l'uniforme bleu et de faire

des travaux pénibles. Nous allons mener ici une vie simple, comme les gens de jadis.

Le berger était un homme à grande barbe et à la figure pensive. Il jeta un coup d'œil sur la fragile beauté d'Élisabeth.

– En ce temps-là, dit-il, on avait des esprits simples.

– Nos esprits sont simples aussi, répondit vivement Denton.

Le berger eut un sourire.

– Si vous suivez par là, expliqua-t-il, au long de la crête, sous les ventilateurs, vous verrez à votre main droite un tas de monticules et de ruines. Il y avait là, autrefois, une ville qui s'appelait Epsom. Les maisons en sont démolies, on s'est servi des briques pour faire un parc à moutons. Vous irez plus loin et, à la limite des terres cultivées, il y a un autre endroit de ce genre qui s'appelle Leatherhead, puis la colline contourne une vallée où il y a des bois de hêtres. Suivez toujours la crête : vous arriverez à des lieux tout à fait déserts. En quelques-uns, malgré tout le défrichement qu'on fait, des fougères, des campanules et autres plantes inutiles croissent encore et vous trouverez, près des ventilateurs, un chemin étroit et pavé, une route faite par les Romains il y a deux mille ans ; alors, vous prendrez à droite, vous descendrez dans la vallée et vous suivrez les bords de la rivière ; il y reste une rangée de maisons dont un certain nombre ont encore des toits solides. Là, vous pourrez trouver un abri.

Ils le remercièrent.

– C'est un endroit tranquille. À la tombée de la nuit vous n'y verrez plus clair et j'ai entendu parler de voleurs. C'est très solitaire, on n'y trouve rien. Les phonographes des conteurs d'histoires, les distractions des cinématographes, les nouvelles machines y sont parfaitement inconnus. Si vous avez faim, il n'y a rien à manger, si vous êtes malade, il n'y a pas de docteur.

Il se tut.

– Nous essaierons de nous en passer, dit Denton faisant un pas pour s'en aller, puis, se ravisant, il prit des arrangements avec le berger pour pouvoir le trouver quand ils auraient besoin de lui et, aussi, pour qu'il leur rapportât de la ville tout ce qui leur serait nécessaire.

Vers le soir, ils arrivèrent au village désert dont les maisons, baignées dans la gloire dorée du couchant, désolées et silencieuses, leur parurent petites et bizarres. Ils les explorèrent l'une après l'autre, s'émerveillant de leur singulière simplicité et discutant pour savoir laquelle ils choisiraient. Enfin, dans le coin ensoleillé d'une chambre qui avait perdu un peu de mur ils trouvèrent une petite fleur bleue, que les sarcleurs de la Compagnie Générale des Aliments avaient négligée.

Ils se décidèrent pour cette maison ; mais ils n'y restèrent pas longtemps cette nuit-là, parce qu'ils avaient résolu de se régaler de nature, et que, de plus, quand le soleil eut quitté le ciel, les ruines avaient pris des apparences de silhouettes fantastiques. Aussi, après qu'ils se furent reposés quelque temps, ils gagnèrent la crête de la colline pour contempler de leurs propres yeux le silence du ciel enchâssé d'étoiles sur lequel les anciens poètes avaient eu tant de choses à dire. C'était un spectacle merveilleux et Denton parlait comme les poètes. Quand enfin ils redescendirent la colline, l'aube pâlissait le ciel. Ils dormirent peu, et quand, au matin, ils s'éveillèrent, une grive chantait dans une haie.

Ainsi commença l'exil de ce jeune couple du XXIIe siècle. Dans la matinée ils furent fort occupés par les recherches des ressources de ce nouveau foyer où ils allaient vivre une vie simple. Leurs explorations ne furent ni très rapides ni très étendues, car ils allaient partout en se tenant la main ; mais ils trouvèrent des rudiments de mobilier.

Il y avait, au bout du village, une réserve de fourrage d'hiver pour les troupeaux de la Compagnie Générale des Aliments, et Denton en apporta de grandes brassées dont il fit un lit. Dans plusieurs maisons se trouvaient encore des chaises et des tables rongées de moisissure, mobilier grossier, barbare et gauche, leur semblait-il, et fait de bois. Ils répétèrent la plupart des choses qu'ils avaient dites la veille, et vers le soir ils découvrirent une autre fleur, une campanule. À la tombée de la nuit, quelques bergers de la Compagnie arrivèrent en suivant la rivière sur un énorme multicycle. Les jeunes gens se cachèrent parce que la présence de ces intrus, à ce que dit Élisabeth, gâtait l'aspect romanesque de leur retraite.

Ils vécurent de cette façon pendant une semaine dont les journées furent sans nuages et les nuits glorieusement étoilées peu à peu envahies par la lune croissante. Cependant, quelque chose de la splendeur première de leur arrivée s'effaçait – s'évanouissait imperceptiblement jour après jour. L'éloquence de Denton devint irrégulière. Il lui manquait de nouveaux sujets d'inspiration. La fatigue de leur longue marche depuis Londres avait produit une certaine raideur dans leurs membres et ils souffraient inexplicablement du froid. De plus, Denton connut l'oisiveté. Dans un tas de rebuts et de fatras d'objets d'autrefois, il découvrit une bêche toute rouillée avec laquelle il s'attaqua, par accès intermittents, au sol du jardin envahi par le gazon, et cela bien qu'il n'eût rien à planter ni à semer. Quand il eut ainsi travaillé une demi-heure, il revint vers Élisabeth, la figure inondée de sueur.

– C'étaient des géants, en ce temps-là, disait-il, ne comprenant pas ce qu'avaient pu faire l'habitude et l'entraînement.

Leur promenade, ce jour-là, les conduisit au long des collines jusqu'à un endroit d'où ils purent voir la cité brillant au loin, dans la vallée.

– Je me demande, dit-il, comment les choses vont là-bas.

Puis il y eut un changement de temps.

– Viens voir les nuages !

Et voilà qu'au nord et à l'est les nuées s'étendaient comme une pourpre sombre, gagnant le zénith, de leurs bords déchiquetés, et, pendant que les jeunes gens escaladaient la colline, les bandes nuageuses cachèrent le soleil. Soudain, le vent balança les hêtres qui murmurèrent. Élisabeth frissonna. Au loin, un éclair pourfendit le ciel comme une épée qu'on tire brusquement, et le tonnerre roula ; tandis qu'ils restaient surpris, les premières gouttes de l'orage tombèrent lourdes sur eux. En un instant le dernier rayon du soleil couchant disparut derrière un voile de grêle, des éclairs reparurent et la voix du tonnerre gronda plus fort, et, tout autour d'eux, le monde prit un air menaçant et étrange.

Pleins d'un étonnement infini, les enfants de la cité se prirent par la main et coururent, jusqu'au bas de la colline, à leur refuge. Avant qu'ils ne l'eussent atteint, Élisabeth pleurait d'épouvante et sur le sol assombri rebondissaient autour d'eux les grêlons blanchâtres et innombrables. Alors, commença une nuit étrange et terrible. Pour la première fois de leur vie civilisée, ils se trouvèrent en d'absolues ténèbres. Ils étaient trempés et frissonnaient de froid. Parfois la grêle sifflait et, à travers les plafonds longtemps négligés de la maison abandonnée, tombaient, bruyamment, des masses d'eau qui formaient sur les planchers craquants des ruisseaux et des mares. Sous les rafales de la tempête, la vieille bâtisse gémissait et tremblait ; tantôt un plâtras du mur glissait et se brisait, tantôt quelque tuile détachée dégringolait au long du toit et allait se briser au-dessous dans la serre vide. Élisabeth grelottait et n'osait bouger. Denton l'enveloppa dans son vêtement léger et de couleur grise et tous deux restèrent blottis dans l'obscurité. Sans cesse le tonnerre éclatait plus violent et plus proche et, toujours plus livides et blafards, les éclairs illuminaient d'une clarté momentanée et fantastique la pièce ruisselante dans laquelle ils s'abritaient.

Ils ne s'étaient jamais trouvés au plein air sinon quand le soleil brillait. Toute leur vie s'était passée dans les voies, les salles et les pièces chaudes et aérées de la cité. Cette nuit-là fut pour eux comme s'ils eussent été dans quelque autre monde, dans quelque chaos désordonné de tumulte et de violence, et c'est à peine s'ils osaient encore espérer revoir leur cité. L'orage sembla durer interminablement, tellement qu'ils s'assoupirent entre les coups de tonnerre. Puis les rafales s'apaisèrent et cessèrent. Avec le crépitement des dernières gouttes de pluie ils entendirent un bruit étrange.

– Qu'y a-t-il ? cria Élisabeth.

De nouveau le bruit leur parvint ; c'étaient des aboiements de chiens qui passèrent dans le chemin désert ; et, par la fenêtre éclairant le mur qui leur faisait face et sur lequel se profilèrent l'ombre de la boiserie et la silhouette noire d'un arbre, entra la pâle clarté de la lune croissante…

Au moment où l'aube blême commençait à leur révéler le contour des choses, l'aboiement d'un chien se rapprocha et cessa. Ils écoutèrent. Bientôt un piétinement rapide autour de la maison et des aboiements brefs et à demi étouffés s'entendirent, puis tout redevint tranquille.

– Chut !… fit Élisabeth, et elle indiqua du doigt la porte de la pièce.

Denton fit quelques pas pour sortir et s'arrêta, l'oreille aux écoutes. Il revint avec un air d'indifférence affectée.

– Ce doit être les chiens de la Compagnie, dit-il, ils ne nous feront pas de mal.

Il s'assit de nouveau près d'elle.

– Quelle nuit ! fit-il pour ne pas laisser voir avec quelle inquiétude il écoutait.

– Je n'aime pas les chiens, répondit Élisabeth après un long silence.

– Les chiens n'ont jamais fait de mal à personne, dit Denton. Au temps jadis, au XIXe siècle, tout le monde avait un chien.

– J'ai entendu une fois un roman dans lequel un chien tuait un homme.

– Pas cette espèce de chiens, dit Denton avec confiance. Il y a de ces romans qui sont... exagérés...

Soudain un aboiement sourd, un bruit de pattes dans l'escalier, un souffle haletant les firent tressaillir. Denton bondit et saisit l'épée sur le tas de paille humide où ils étaient couchés. Alors, au seuil de la porte, parut un chien de berger décharné. Derrière lui, un autre passa son museau. Pendant un instant l'homme et les brutes se firent face.

Denton, ne connaissant rien aux chiens, fit vivement un pas en avant.

– Allez-vous-en ! commanda-t-il en brandissant gauchement son épée.

Le chien tressaillit et grogna.

– Bon chien ! dit-il.

Le grognement se changea en un aboiement.

– Bon chien ! répéta Denton.

Le second animal grogna et aboya. Un troisième hors de vue, au bas de l'escalier, se mit aussi de la partie. Au-dehors, d'autres répondirent. Ils étaient en grande quantité, sembla-t-il à Denton.

– C’est ennuyeux, dit-il sans quitter des yeux les bêtes menaçantes. Sans doute, les bergers ne viendront pas de la ville avant quelques heures et les chiens ne nous connaissent pas.

– Je n’entends rien ! cria Élisabeth en se levant et en venant vers lui.

Denton essaya encore de se faire entendre, mais les aboiements étouffèrent sa voix. Ce bruit produisait un curieux effet sur ses nerfs. Des émotions bizarres et depuis longtemps oubliées commencèrent à l’agiter. Tandis qu’il criait, l’expression de sa figure changea. Il répéta sa phrase plus fort encore, mais les aboiements semblaient se moquer de lui et l’un des chiens, le poil hérissé, fit mine d’attaquer. Soudain, proférant certains mots du dialecte des Voies Inférieures, incompréhensibles pour Élisabeth, Denton marcha contre les chiens. Les aboiements cessèrent, il y eut un grognement et un chien bondit. Élisabeth vit la tête hargneuse, les dents blanches, les oreilles rabattues et l’éclair de l’épée qui s’abattait. L’animal qui se précipitait fut rejeté en arrière et Denton, avec un cri, se mit à chasser les chiens devant lui. Il faisait tournoyer l’épée au-dessus de sa tête avec une soudaine et nouvelle liberté de gestes et il disparut dans l’escalier. Elle fit quelques pas pour le suivre : sur le palier il y avait du sang, elle s’arrêta et, entendant le tumulte des chiens et les cris de Denton passer au-dehors, courut à la fenêtre.

Neuf chiens-loups se dispersaient et l’un d’eux se tordait de douleur. Denton, goûtant cet étrange délice de la lutte qui sommeillait encore dans le sang des hommes même les plus civilisés, poussait des cris et bondissait à travers le jardin. Alors, sans comprendre le danger de cette nouvelle tactique, elle vit les chiens faire un détour de chaque côté et revenir sur lui. Ils le tenaient à découvert.

En un instant elle devina la situation. Elle aurait voulu appeler Denton, mais pendant quelques secondes elle se sentit impuissante et, tout à coup, obéissant à une étrange impulsion, elle retroussa sa robe blanche et descendit en hâte. Dans la salle

du bas était la bêche rouillée. C'est ce qu'il lui fallait. Elle s'en empara et sortit en courant.

Elle n'arrivait pas trop tôt. Un chien, à demi pourfendu, roulait devant Denton, mais un second l'attrapa à la cuisse, un troisième se suspendit à son col, par-derrière, et un quatrième, goûtant son propre sang, avait saisi entre ses dents la lame de l'épée. De son bras gauche, Denton en repoussa un cinquième qui bondissait.

En ce qui concernait Élisabeth tout au moins, on eût pu se croire au premier siècle alors qu'on était au XXIIe. Toute la douceur et la grâce de ses dix-huit ans de vie citadine s'évanouirent devant cette nécessité primordiale. La bêche frappa, rude et sûre, et fendit un crâne de chien. Un autre, qui se ramassait pour bondir, aboya de terreur devant cette antagoniste inattendue et s'enfuit. Deux autres perdirent des moments précieux à arracher la bordure d'une jupe féminine.

Le col du vêtement de Denton se déchira. En retombant, le chien emporta le morceau ; au même instant la bêche l'atteignit. Denton délivré enfonça son épée dans le corps de la bête qui lui mordait la cuisse.

– Courons au mur ! cria Élisabeth.

En quelques secondes le combat fut terminé et les deux jeunes gens demeurèrent côte à côte, tandis que les cinq combattants qui restaient s'enfuyaient honteusement avec des queues et des oreilles de déroute.

Pendant un instant, tous deux furent immobiles, haletants et victorieux, puis Élisabeth, laissant tomber sa bêche, se cacha la figure dans les mains et s'affaissa secouée par une crise de sanglots. Denton regarda autour de lui et piqua son épée dans le sol de façon à l'avoir à sa portée et se baissa pour consoler sa compagne.

Enfin, leurs émotions tumultueuses se calmèrent et ils purent causer. Elle s'appuya contre le mur et il s'assit sur quelques pierres pour ne pas être surpris si les chiens revenaient. Deux de ces maudits animaux étaient restés à mi-coteau et ne cessaient d'aboyer d'une façon inquiétante.

Élisabeth était tout en larmes, mais elle ne se trouvait pourtant pas excessivement malheureuse parce que, depuis une demi-heure, il n'avait cessé de lui répéter qu'elle avait été vaillante et lui avait sauvé la vie. Mais une crainte nouvelle lui venait à l'esprit :

– Ce sont les chiens de la Compagnie, dit-elle, nous aurons des ennuis.

– J'en ai peur. Très probablement nous serons poursuivis pour violation de propriété.

Une pause.

– Au temps jadis, déclara-t-il, cette sorte de chose arrivait journellement.

– Et la nuit dernière ! dit-elle. Je ne pourrais en passer une autre pareille.

Il la regarda. Sa face pâlie par l'insomnie était tirée et hagarde. Il prit une soudaine résolution.

– Il faut nous en retourner, avoua-t-il.

Elle regarda les cadavres des chiens massacrés et frissonna.

– Nous ne pouvons rester ici, affirma-t-elle.

– Il faut nous en retourner, répéta-t-il, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir si l'ennemi conservait ses distances. Nous avons été heureux pendant quelques jours... mais le monde est trop civilisé. Nous sommes à l'époque des villes. Ce genre de vie nous tuerait.

– Mais qu’allons-nous faire ? Comment pourrons-nous vivre là-bas ?

Denton hésita. Son talon frappait régulièrement le pan de mur sur lequel il était assis.

– C’est une chose, dit-il, dont je n’ai pas encore parlé – il toussa – mais...

– Eh bien ?

– Tu pourras emprunter sur ce qui te reviendra plus tard, dit-il.

– Vraiment ? questionna-t-elle intéressée.

– Mais certainement, quelle enfant tu fais !

Elle se leva, la figure animée.

– Pourquoi ne m’en avais-tu pas parlé ? demanda-t-elle. Et dire que nous avons perdu tout ce temps ici.

Il la regarda en souriant, puis le sourire disparut.

– Je pensais que la proposition devait venir de toi, dit-il ; il me répugnait de te demander de ton argent et, d’ailleurs, j’avais cru d’abord que ce genre de vie serait superbe.

Il se tut un instant.

– Il a été superbe avant que tout ceci n’arrive, continua-t-il en jetant encore un regard par-dessus son épaule.

– Oui, répondit-elle, les premiers jours, les trois premiers jours.

Ils se regardèrent amoureusement pendant un instant et Denton, descendant du pan de mur où il était juché, lui prit la main.

– Chaque génération, dit-il, doit vivre selon la philosophie de son temps, je le vois bien clairement maintenant. La vie de la cité est celle pour laquelle nous sommes nés. Vivre d'autre façon… Notre venue ici fut un rêve, et maintenant… c'est le réveil.

– Ce fut un beau rêve, dit-elle, au commencement…

Pendant un long moment, ni l'un ni l'autre ne parla.

– Si nous voulons arriver à la cité avant que les bergers ne soient ici, il faut nous mettre en route, dit Denton. Nous allons emporter notre nourriture et manger en marchant.

Denton, de nouveau, regarda tout autour de lui et, en évitant d'approcher des chiens morts, ils traversèrent le jardin, puis entrèrent ensemble dans la maison. Ils trouvèrent le bissac qui contenait leur nourriture et ils redescendirent l'escalier taché de sang. En bas, Élisabeth s'arrêta.

– Un instant, dit-elle, il y a quelque chose ici.

Elle entra dans la pièce où la petite fleur bleue s'épanouissait. Elle se baissa et la caressa de ses doigts.

– Je voudrais bien l'avoir, dit-elle, mais je ne peux pas la prendre. D'un mouvement presque involontaire, elle se pencha et posa ses lèvres sur les pétales. Alors, silencieusement, ils traversèrent côte à côte le jardin vide et prirent la vieille route.

Ils retournaient résolument vers la cité mécanique et complexe de ces temps, la cité qui avait absorbé l'Humanité.

3

Les voies de la cité

Parmi les inventions qui, dans l'histoire de l'Humanité, transformèrent le monde, la série d'améliorations des moyens locomoteurs qui commencèrent avec les chemins de fer et qui, un siècle à peine après, s'était terminée avec les véhicules automobiles et les routes brevetées, cette série est la plus remarquable, sinon la plus importante. Ces perfectionnements, ainsi que le système des compagnies à responsabilité limitée, réunissant des capitaux énormes, et le remplacement des ouvriers agricoles par des hommes experts, munis de mécanismes ingénieux, amenèrent nécessairement la concentration de l'humanité dans des villes d'une colossale énormité et provoquèrent une révolution complète dans la vie humaine. Ce phénomène, après qu'il se fut produit, parut une chose si simple et si évidente, que c'est un sujet d'étonnement qu'on ne l'ait pas plus clairement prévu. Cependant, on ne semble même pas avoir eu l'idée des misères qu'une pareille révolution pouvait comporter et il ne paraît pas être entré dans l'esprit d'un homme du XIXe siècle que les prohibitions et les sanctions morales, les privilèges et les concessions, les idées de responsabilité et de propriété, de confort et de beauté qui avaient rendu prospères et heureuses les périodes, surtout agricoles, du passé, finiraient par disparaître sous le flot montant des possibilités et des exigences nouvelles. Qu'un citoyen équitable et bienveillant dans la vie ordinaire pût devenir, en tant qu'actionnaire, impitoyablement cupide ; que les méthodes commerciales qui, dans les temps surannés, avaient paru raisonnables et honorables fussent, sur une plus large échelle, meurtrières et accablantes ; que la charité de jadis en vînt à être considérée comme un

simple moyen de paupérisation et que les systèmes d'emploi de ces époques eussent été transformés en des esclavages exténuants ; qu'en fait une révision et un développement des droits et des devoirs de l'homme se fussent imposés comme une nécessité urgente, étaient des choses que ne pouvait concevoir l'homme du XIXe siècle profondément conservateur et soumis aux lois dans toutes ses habitudes de penser, façonné qu'il était par une méthode d'éducation archaïque. On savait que l'agglomération excessive des villes impliquait des dangers de pestilences sans précédent ; il y eut un développement énergique des procédés sanitaires ; mais que les fléaux du jeu et de l'usure, du luxe et de la tyrannie deviendraient endémiques et auraient d'épouvantables conséquences, dépassait de beaucoup les suppositions qu'on pouvait faire au XIXe siècle. C'est d'une telle façon, par quelque processus pour ainsi dire inorganique auquel ne s'oppose pas pratiquement la volonté créatrice de l'homme, que s'accomplit l'accroissement des malheureuses et fourmillantes cités qui caractérisèrent le XXIe siècle.

La société nouvelle fut divisée en trois grandes classes. Au faîte, somnolaient les grands possesseurs, colossalement riches par accident plutôt que par dessein, puissants, sauf par la volonté et les aspirations, en somme le dernier avatar de Hamlet dans le monde. Au-dessous était la multitude énorme des travailleurs au service des gigantesques compagnies qui monopolisaient tout contrôle. Entre les deux se trouvait la classe moyenne diminuée : fonctionnaires de tous genres, contremaîtres, régisseurs et telles classes médicales, légales, artistiques et scolastiques et les petits riches, classe dont les membres menaient une vie de luxe incertain, au moyen de spéculations précaires, à la suite de celles des grands directeurs.

On a déjà conté l'histoire d'amour et le mariage de deux jeunes gens appartenant à cette classe moyenne. On a dit de quelle façon ils surmontèrent les obstacles qui les séparaient et comment ils essayèrent de vivre à l'ancienne mode, à la cam-

pagne, et pourquoi ils étaient rapidement rentrés dans la cité de Londres.

Denton n'avait pas de ressources ; aussi Élisabeth emprunta sur les valeurs que son père devait garder en dépôt jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa vingt et unième année. Elle dut naturellement payer un taux d'intérêt fort élevé à cause de l'incertitude de son nantissement et l'arithmétique des amants est assez souvent vague et optimiste. Cependant, après leur retour, ils passèrent quelques fameux moments. Ils avaient décidé de ne pas aller dans une cité de plaisirs et de ne pas perdre leur temps à courir, à travers l'atmosphère, d'une partie du monde à l'autre, car, en dépit de leur première désillusion, ils avaient conservé des goûts surannés. Ils garnirent leur petite chambre de vieux meubles bizarres du temps de Victoria, et ils trouvèrent au 42e étage de la Septième Voie une boutique où l'on pouvait encore acheter des livres imprimés à l'ancienne mode. C'était leur manie favorite de lire l'imprimé au lieu d'écouter les phonographes. Quand, bientôt, il leur vint une jolie petite fille pour les unir plus étroitement si c'était possible, Élisabeth ne voulut pas l'envoyer à une crèche, comme c'était la coutume, mais insista pour la nourrir elle-même. À cause de ce singulier procédé, on augmenta le loyer de leur appartement ; mais cela leur importait peu. Ils se contentèrent d'emprunter à nouveau.

Puis Élisabeth atteignit sa majorité et Denton eut avec le père de sa femme une entrevue rien moins qu'agréable. Une seconde entrevue, désagréable à l'excès celle-là, eut lieu avec leur prêteur et Denton rentra chez lui les traits tirés et la face pâle. Quand il arriva, Élisabeth lui conta que leur fille avait trouvé une phrase nouvelle et d'intonation merveilleuse ; mais Denton n'y fit guère attention. Au moment le plus important de cette description il l'interrompit :

– Combien penses-tu qu'il nous reste d'argent maintenant que tout est arrangé ?

Elle le regarda ébahie et s'arrêta court au milieu de la description appréciative qu'elle faisait de l'éloquence de la petite fille.

– Est-ce que... ?

– Oui, répondit-il, c'est comme cela. Nous avons été déraisonnables. Sans doute l'intérêt ou quelque chose... et les actions que tu avais... enfoncées... Ton père s'en moque et a dit que ce n'était pas son affaire après ce qui s'était passé. Je crois qu'il va se remarier. Bref, il nous reste à peine vingt-cinq mille francs.

– Seulement vingt-cinq mille ?

– Oui... seulement.

Élisabeth dut s'asseoir. Pendant un instant, elle le considéra toute pâle, ensuite ses yeux errèrent à travers leur chambre bizarre et démodée avec ses meubles du temps passé et ses tableaux originaux peints à l'huile. Puis son regard vint enfin se poser sur le petit spécimen d'humanité qu'elle tenait dans ses bras.

Denton, les yeux fixés sur elle, demeurait abattu ; soudain il fit demi-tour et se mit à arpenter la pièce nerveusement.

– Il faut que je trouve quelque chose à faire ! déclara-t-il bientôt. Je suis un fainéant ; j'aurais déjà dû penser à cela si je n'avais pas été un égoïste et un idiot. Je ne voulais pas te quitter...

Il se tut en apercevant la figure pâle de sa femme. Soudain, il s'approcha et vint l'embrasser ainsi que la petite face qui se nichait contre la poitrine de sa mère.

– Ce n'est rien, ma chérie, dit-il, tu ne seras pas seule maintenant... maintenant que la petite commence à causer... et puis, je trouverai bientôt quelque chose à faire, tu sais. Bientôt... facilement... D'abord tout cela donne un coup, mais ça s'arrangera... c'est sûr que ça s'arrangera... Je vais ressortir sitôt

que je serai reposé et je chercherai ce que je puis faire. Pour l'instant il est difficile de penser à quelque chose...

– Ça sera dur de quitter notre appartement, dit Élisabeth, mais...

– Il n'y aura nullement besoin de le quitter... crois-moi.

– Il est bien cher.

Denton, d'un geste, écarta cette inquiétude et il se mit à parler de l'ouvrage qu'il pourrait faire. Il n'expliquait pas très clairement ce que ce serait, mais il était parfaitement sûr qu'ils pourraient continuer à vivre confortablement dans l'heureuse classe moyenne dont l'existence était la seule qu'ils connussent.

– Il y a trente-trois millions de gens à Londres, dit-il, il y en aura bien quelques-uns qui auront besoin de moi.

– À coup sûr.

– Le difficile, c'est de... mais... Bindon, le petit homme brun à qui ton père voulait te marier, est un personnage important... Je ne puis retourner à mon ancien emploi de la plate-forme parce qu'il est maintenant chef du personnel des Machines Volantes.

– Je ne savais pas cela, dit Élisabeth.

– Il a été nommé il y a quelques semaines... sans quoi les choses seraient assez faciles... car on m'aimait bien sur la plate-forme. Mais il y a des douzaines d'autres choses à faire... des douzaines ! Ne te tourmente pas, ma chérie. Je vais me reposer un peu, puis nous déjeunerons et, après cela, je me mettrai en quête. Je connais des tas de gens... des tas !...

Ils se reposèrent donc, puis allèrent à la salle à manger publique et déjeunèrent. Après quoi, il partit à la recherche d'un emploi. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'au point de vue d'un certain avantage le monde était alors tout aussi mal en point

qu'il l'avait jamais été ; et cet avantage était celui d'un emploi agréable, sûr, honorable, rémunérateur, laissant d'amples loisirs pour la vie privée, ne demandant ni capacité spéciale, ni efforts, ni risques, ni sacrifices d'aucune sorte. Il développa un grand nombre de brillants projets et il passa maintes journées à parcourir activement tous les coins de l'énorme cité, à la recherche d'amis influents ; et tous ses amis influents étaient heureux de le voir et fort aimables, jusqu'à ce qu'il en vînt à des propositions définies. Alors, ils devenaient vagues et restaient sur leurs gardes. Il prenait congé d'eux froidement, pensait à leur conduite et s'en irritait ; il entrait dans quelque bureau téléphonique et dépensait son argent en des querelles animées et sans profit. À mesure que les jours passaient, il fut à tel point las et irrité que, même pour être gai et insouciant devant Élisabeth, il lui fallait un effort, ce dont elle s'apercevait très clairement, étant une femme aimante.

Un jour, après des préambules extrêmement complexes, elle lui proposa un pénible moyen de sortir d'embarras. Il s'était attendu à la voir pleurer et se laisser aller au désespoir quand ils en viendraient à vendre leur trésor joyeusement acheté, leurs bizarres objets d'art, leurs fauteuils, leurs tentures, leurs rideaux de reps, leur mobilier d'acajou, leurs gravures et leurs dessins encadrés d'or, leurs fleurs artificielles sous des globes, leurs oiseaux empaillés et toutes sortes de vieilles choses de choix ; mais ce fut elle qui en fit la proposition. Ce sacrifice parut lui causer un extrême plaisir de même que l'idée de prendre un autre appartement, dix ou douze étages plus bas et dans un autre hôtel.

– Tant que la petite sera avec nous, peu importe, dit-elle, tout cela c'est de l'expérience.

Aussi il l'embrassa, déclara qu'elle était plus brave encore que lorsqu'elle combattit contre les chiens, l'appela Boadicée et s'abstint très soigneusement d'observer qu'ils auraient à payer

un loyer considérablement plus élevé à cause de la petite voix avec laquelle l'enfant accueillait le perpétuel vacarme de la cité.

Il avait eu l'idée d'éloigner Élisabeth quand le moment serait venu de vendre l'absurde mobilier auquel leurs affections étaient liées. Mais ce fut au contraire Élisabeth qui marchanda avec le brocanteur tandis que Denton, pâle et malade de douleur, redoutant ce qui pouvait venir encore, continuait ses recherches par les voies mobiles de la cité. Quand ils se furent installés dans un logement rose et blanc, sommairement meublé, dans un hôtel à bon marché, Denton éprouva un accès d'énergie furieuse qui fut suivi d'une semaine d'apathie, pendant laquelle il resta chez lui maussade et boudeur. Pendant tout ce temps la bonne humeur d'Élisabeth brillait comme une étoile et, à la fin, la misère de Denton s'épancha en un flot de larmes ; puis il partit de nouveau par les voies de la cité et, à son extrême étonnement, il trouva de l'ouvrage.

Ses exigences s'étaient peu à peu modérées jusqu'à se restreindre au niveau le plus bas des travailleurs indépendants. D'abord il avait aspiré à quelque haute position officielle dans les grandes Compagnies des Eaux, des Ventilateurs ou des Machines Volantes, ou à un emploi dans l'une des Administrations Générales de Nouvelles qui avaient remplacé les journaux, ou dans quelque association commerciale ou professionnelle, mais c'étaient les rêves du début. De là, il était passé à la spéculation, et trois cents *lions d'or* sur les mille qui restaient de la fortune d'Élisabeth avaient été engloutis, un après-midi, dans le marché aux valeurs. Maintenant il s'estimait heureux que sa bonne mine lui eût assuré une place d'essai comme vendeur dans le Syndicat des Chapeaux Suzannah, syndicat qui fabriquait et vendait les chapeaux de dames, les bonnets et tous objets de coiffure, car bien que la cité fût complètement recouverte et à l'abri des intempéries et du soleil, les dames portaient encore de beaux chapeaux volumineux et compliqués pour se rendre au théâtre et aux lieux de culte publics.

Il eût été amusant de faire visiter à un boutiquier de la Regent Street du XIXe siècle les agrandissements de son primitif établissement dans lequel Denton était employé. On appelait encore quelquefois la XIXe voie de l'ancien nom de Regent Street, mais c'était maintenant une rue de plates-formes mobiles de près de 800 pieds de large. L'espace central était immobile et, par le moyen d'escaliers qui descendaient dans des voies souterraines, on avait accès aux maisons situées de chaque côté. À droite et à gauche, était une série de plates-formes superposées et continues, ayant chacune une vitesse supérieure de cinq milles à celle de la plate-forme contiguë, de sorte que l'on pouvait passer de l'une à l'autre jusqu'à la voie la plus rapide et parcourir ainsi la cité. Les locaux du Syndicat des Chapeaux Suzannah avaient une vaste façade donnant sur la voie extérieure et projetant à chaque extrémité une série d'immenses écrans de verre dépoli sur lesquels de gigantesques portraits animés des plus jolies femmes connues portaient les chapeaux les plus nouveaux. Une foule dense était toujours rassemblée dans la voie centrale stationnaire regardant un vaste cinématographe qui étalait les trouvailles d'une mode incessamment changeante. La façade entière de l'édifice était dans une perpétuelle transformation chromatique et, du haut en bas, sur une hauteur de 400 pieds et par-dessus les plates-formes mouvantes s'entrelaçait, clignotante et éblouissante avec des lettres et des couleurs mille fois variées, l'enseigne :

CHAPEAUX SUZANNAH – CHAPEAUX SUZANNAH

De gigantesques phonographes déversaient leurs clameurs, submergeant toute conversation sur les voies mobiles, vociférant constamment : Chapeaux ! Chapeaux !... tandis que, à quelque distance, avant et après la boutique, d'autres batteries de ces instruments conseillaient au public : Allons chez Suzannah ! ou suggéraient : Pourquoi n'achetez-vous pas un chapeau à cet enfant ?

En vue de ceux qui avaient la chance d'être sourds, et la surdité n'était pas rare dans le Londres de cette époque, des inscriptions lumineuses de toutes dimensions étaient projetées, depuis le toit jusqu'à la plate-forme, et, sur la main ou le crâne chauve du monsieur qu'on avait devant soi, ou sur les épaules d'une dame, ou en un soudain jet de flamme, à vos pieds, le doigt mobile écrivait inopinément en lettres de feu : Chapeaux pas chers aujourd'hui, ou simplement : Chapeaux. Malgré tous ces efforts, si grande était la surexcitation dans laquelle vivait la cité, si facilement les yeux et les oreilles s'habituaient à ignorer toutes ces sortes de réclames, que plus d'un citoyen avait passé par là des milliers de fois sans avoir encore remarqué l'existence du Syndicat des Chapeaux Suzannah.

Pour pénétrer dans l'édifice, on descendait l'escalier de la voie centrale et on suivait un passage public dans lequel se promenaient de jolies filles qui, pour une rémunération minime, portaient des chapeaux étiquetés. La salle d'entrée était garnie de têtes de cire coiffées à la mode et tournant gracieusement sur des piédestaux, et, de là, en passant devant les bureaux des caissiers, on arrivait à une interminable série de petites pièces contenant chacune : un vendeur, trois ou quatre chapeaux, des épingles, des miroirs, des cinématographes, des téléphones et des glissoires en communication avec le dépôt central, des sièges confortables et des rafraîchissements tentateurs. Denton était maintenant vendeur dans une de ces cases. Il avait pour occupation de recevoir le flot incessant de dames à qui il prenait fantaisie de s'arrêter avec lui, d'être aussi engageant et séduisant que possible, d'offrir des rafraîchissements, d'entretenir la conversation sur tout sujet que choisissait l'acheteuse possible et, sans trop d'insistance, d'amener habilement la conversation sur les chapeaux. Il devait inciter la cliente à essayer divers modèles de chapeaux et lui montrer par ses manières et son attitude, mais sans flatteries trop évidentes, l'embellissement que donnaient au visage les chapeaux qu'il désirait vendre. Il avait plusieurs miroirs adaptés grâce à diverses subtilités de courbes et de nuances aux différents types de fi-

gures et de teint, et tout dépendait de l'usage qu'en savait faire le vendeur.

Denton s'adonna à ces devoirs curieux, mais peu familiers avec une bonne volonté et une énergie qui l'auraient étonné une année auparavant ; mais tout cela sans succès. La directrice principale, qui l'avait choisi pour cet emploi et lui avait accordé diverses marques de faveur, changea soudain d'attitude, déclara, sans cause explicable, qu'il était stupide, et le congédia au bout de six semaines de ce métier. Denton dut donc reprendre ses vaines recherches.

Cette fois il ne put continuer longtemps ses pérégrinations. Ils étaient au bout de leur argent. Pour le prolonger un peu plus, ils durent se résoudre à se séparer de leur enfant bien-aimée et ils la confièrent à l'une des crèches publiques qui abondaient dans la ville. C'était l'usage commun à cette époque. L'émancipation industrielle de la femme, la désorganisation du foyer familial qui en résulta avaient rendu les crèches nécessaires pour tous, sauf pour les gens fort riches ou pour ceux ayant des idées exceptionnelles. Les enfants trouvaient là des avantages d'hygiène et d'éducation impossibles sans de pareilles organisations. Les crèches étaient de toutes classes et de tous genres de luxe, jusqu'à celles de la Compagnie du Travail où les enfants étaient reçus à crédit et devaient se racheter, par des labeurs divers, à mesure qu'ils grandissaient.

Mais Denton et Élisabeth étant, comme on l'a expliqué, des jeunes gens étrangement arriérés, pleins d'idées surannées, avaient une haine excessive pour ces crèches commodes et ils n'y conduisirent enfin leur petite fille qu'avec une extrême répugnance. Ils furent reçus par une maternelle personne en uniforme, de manières vives et empressées, et Élisabeth pleura quand elle dut se séparer de son enfant. La maternelle personne, après un bref étonnement devant cette émotion si peu commune, se changea soudain en une créature d'espoir et de réconfort, gagnant ainsi la reconnaissance durable d'Élisabeth. On

les conduisit dans une vaste salle régie par plusieurs nourrices où des centaines de petites filles de deux ans se récréaient avec des jouets épars sur le plancher. C'était la salle de Deux Ans. Les nourrices s'avancèrent et Élisabeth les suivit d'un regard jaloux pendant qu'elles emmenaient la petite fille. C'étaient d'excellentes femmes, il était clair qu'elles devaient l'être, et cependant...

Bientôt il fallut partir. La petite Dings se trouvait alors installée dans un coin, assise sur le plancher, les bras pleins de jouets qui la dissimulaient en partie. Elle semblait se soucier assez peu de parentés humaines, tandis que son père et sa mère s'éloignaient. Il leur fut interdit de la bouleverser en lui disant au revoir.

À la porte, Élisabeth se retourna pour l'apercevoir une dernière fois et la petite Dings, ayant abandonné tous ses jouets, était debout et hésitante. Soudain les sanglots montèrent à la gorge d'Élisabeth et doucement la nourrice la repoussa et ferma la porte en sortant avec eux.

– Vous pourrez revenir bientôt, chère madame, dit-elle avec une tendresse inattendue dans ses yeux.

Un instant Élisabeth la fixa, déconcertée.

– Vous pourrez revenir bientôt, répéta la nourrice.

Alors, par une brusque transition, Élisabeth se mit à pleurer dans les bras de la nourrice ; et ce fut ainsi que le cœur de Denton fut, lui aussi, gagné.

Trois semaines après, nos jeunes gens furent absolument sans le sou et il ne leur restait plus qu'une ressource : s'adresser à la Compagnie du Travail. Aussitôt qu'ils durent une semaine de loyer, les quelques objets qui restaient en leur possession furent saisis et, avec une courtoisie sommaire, on leur montra la porte de l'hôtel. Élisabeth suivit le passage menant à l'escalier qui montait à la voie centrale immobile. Elle était trop stupéfiée

par sa misère pour pouvoir penser. Denton s'attardait à continuer une discussion inutile et mordante avec le portier de l'hôtel, puis il la rejoignit, rouge et animé. Il ralentit son pas en la rattrapant et ils montèrent ensemble et en silence jusqu'à la voie centrale. Là ils trouvèrent deux sièges vides et s'assirent.

– Nous ne sommes pas forcés d'y aller tout de suite, dit Élisabeth.

– Non, pas avant que nous n'ayons faim, répondit Denton.

Ils se turent. Les regards d'Élisabeth cherchaient, sans le trouver, un endroit où se reposer. Vers la droite tournaient avec tapage les voies menant vers l'est, vers la gauche celles qui menaient à la direction opposée. En avant et en arrière, au long d'un câble au-dessus d'eux, allaient et venaient une bande d'hommes gesticulant, habillés comme des clowns, marqués chacun, sur le dos et la poitrine, d'une lettre gigantesque, de sorte qu'on pouvait lire :

PILULES DIGESTIVES DE PERKINJE

Une petite femme anémique, vêtue d'une horrible et grossière toile bleue, indiquait à une enfant l'un des membres de cette annonce vivante :

– Regarde, disait-elle, voilà ton père.

– Lequel ? demanda la petite fille.

– Celui qui a le nez rouge, dit la femme anémique.

La petite fille se mit à pleurer et Élisabeth avait bien envie d'en faire autant.

– Crois-tu qu'ils gambillent ! continua la femme anémique en bleu, en essayant d'obvier à ce chagrin. Regarde ! tiens, maintenant !

Sur la façade de droite, un disque immense, brillant intensément et miroitant de couleurs fantastiques, tournoyait incessamment, et des lettres de feu apparaissant par intermittence disaient :

SI CELA VOUS ÉTOURDIT...

et ajoutaient après une pause :

PRENEZ UNE PILULE DIGESTIVE PERKINJE.

Puis un braiment puissant et désolé commença :

« Si vous aimez la littérature bravache, mettez votre téléphone en communication avec Bruggles, le plus grand auteur de tous les temps ! le plus grand penseur de tous les siècles ! il vous enseigne la morale jusqu'à la racine des cheveux ! L'image même de Socrate, excepté le derrière de sa tête, qui est semblable à celui de Shakespeare ! Il a six doigts de pieds, s'habille de rouge et ne se lave jamais les dents ! Écoutez-LE !

La voix de Denton parvint à Élisabeth pendant un arrêt de ce tumulte.

– Je n'aurais jamais dû t'épouser, disait-il. J'ai mangé ton argent, je t'ai ruinée, je t'ai mise dans la misère, je suis un gredin... ! Oh ! quel monde maudit !...

Elle voulut parler, mais pendant quelques instants ne trouva rien à dire ; enfin elle lui prit la main.

– Non !

Un désir confus lui devint soudain une détermination. Elle se leva.

– Veux-tu venir ?

– Nous n'avons pas besoin d'y aller maintenant, dit-il en se levant aussi.

– Ce n'est pas cela. Je voudrais aller à la plate-forme des Machines Volantes, où nous nous sommes connus, tu sais, le petit coin…

– Tu le veux ? dit-il hésitant et doutant.

– Il le faut, répondit-elle.

Il tergiversa un moment encore, puis se décida à l'accompagner. Et ce fut ainsi qu'ils passèrent leur dernière demi-journée de liberté, au plein air, sous la plate-forme où ils se rencontraient il y avait à peine cinq ans.

Là, elle lui déclara, ce qu'elle n'aurait pu faire au milieu du tumulte des voies publiques, qu'elle ne se repentait en aucune façon de leur mariage ; que, quels que soient les chagrins et la misère que la vie leur réservait encore, elle était contente de ce qui s'était passé. Le temps, ce jour-là, était favorable, leur refuge était chaud et ensoleillé, et, au-dessus d'eux, les aéroplanes scintillants allaient et venaient. Enfin, vers le coucher du soleil, leur loisir prit fin et, s'étant, les mains unies, juré un mutuel dévouement, ils se levèrent pour retourner vers les voies de la cité, pauvre couple, fatigué et affamé, d'aspect sordide, de cœur las. Bientôt ils trouvèrent l'une des enseignes bleu pâle qui indiquaient un bureau de la Compagnie du Travail. Ils s'arrêtèrent un long moment dans la voie centrale et enfin se décidèrent à pénétrer dans la salle d'attente.

La Compagnie du Travail avait été primitivement une organisation charitable. Son but était de fournir la nourriture, le logis et une occupation à tout venant. Elle y était astreinte par les termes mêmes de ses statuts, ainsi qu'à fournir la nourriture, l'abri et les soins médicaux à tous ceux qui, incapables de travail, lui demandaient son aide. En échange, ces incapables lui donnaient des bons de travail qu'ils avaient à racheter après leur guérison. Ces bons étaient signés avec la marque des pouces, qui étaient photographiés et enregistrés, de telle façon que cette universelle Compagnie du Travail pouvait identifier,

après une enquête d'une heure à peine, n'importe lequel de ses deux ou trois cents millions de clients. La journée de travail était fixée à deux tours de service dans une usine productrice de force électrique, ou à leur équivalent, et l'accomplissement de cet ouvrage pouvait être exigé par des moyens légaux. En pratique, la Compagnie du Travail avait trouvé bon d'ajouter à ses obligations statutaires un paiement de quelques sous par jour comme encouragement. Cette organisation avait non seulement aboli complètement le paupérisme, mais subvenait pratiquement, dans le monde entier, à toutes les nécessités du travail, sauf celles qui comportaient d'autres responsabilités. Presque un tiers de la population du monde était ses serfs et ses débiteurs, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Par cet usage pratique et si peu sentimental, la question du travail avait été élucidée d'une façon satisfaisante et résolue. Nul ne mourait de faim sur la voie publique ; nuls haillons, nuls costumes moins sanitaires et moins suffisants que l'hygiénique et inélégant uniforme de toile bleue de la Compagnie du Travail n'offensaient l'œil. C'était le thème constant des journaux phonographiques que dire combien le monde avait progressé depuis le XIXe siècle, époque où les cadavres de ceux qui étaient tués par le trafic des véhicules et de ceux qui mouraient de faim étaient, prétendait-on, un spectacle commun dans toutes les rues affairées.

Denton et Élisabeth restèrent assis à l'écart dans la salle d'attente jusqu'à ce que vînt leur tour. La plupart des gens réunis là semblaient taciturnes et affaissés, mais trois ou quatre d'entre eux, vêtus de couleurs voyantes, compensaient l'inquiétude de leurs compagnons. C'étaient des clients à vie de la Compagnie, nés dans ses crèches, destinés à mourir dans ses hôpitaux, et qui avaient été faire la fête avec quelques francs de gain extraordinaire. Manifestement très fiers d'eux-mêmes, ils vociféraient, plutôt qu'ils ne parlaient, une sorte de dialecte cockney dégénéré.

Les regards d'Élisabeth allèrent de ces derniers aux autres moins assurés. L'un de ces êtres lui parut exceptionnellement pitoyable. C'était une femme d'environ quarante-cinq ans, les cheveux d'un blond doré et la figure peinte, sur laquelle d'abondantes larmes avaient coulé. Elle avait le nez pincé, les yeux fiévreux d'une personne affamée, les épaules et les mains maigres, et sa toilette élégante, usée et râpée, disait l'histoire de sa vie. Il y avait aussi un vieillard à barbe grise portant le costume épiscopal de quelqu'une des grandes sectes, car la religion était aussi devenue une affaire avec ses hauts et ses bas. Auprès de lui, un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'aspect maladif et débauché, paraissait, de ses yeux vides, fixer un destin problématique. Bientôt Élisabeth, puis Denton furent interrogés par la directrice – car la Compagnie préférait les femmes pour cet emploi – et celle-ci avait une face énergique, un air méprisant, une voix particulièrement désagréable. Ils durent remplir divers bulletins, un entre autres, pour certifier qu'ils n'auraient pas la tête rasée ; quand ils eurent donné les marques de leurs pouces, appris quel numéro correspondait à cette marque et échangé leurs vêtements râpés contre un costume de toile bleue dûment numéroté, ils se dirigèrent vers l'immense réfectoire pour prendre, dans ces nouvelles conditions, leur premier repas. Après cela, ils devaient revenir trouver la directrice pour recevoir des instructions sur le travail qui leur serait assigné.

Quand ils eurent revêtu leurs nouveaux habits, Élisabeth crut, d'abord, qu'elle n'oserait pas regarder Denton ; mais lui la regarda et vit avec étonnement que, même sous cette toile bleue, elle était encore jolie. Alors leur pain et leur soupe arrivèrent en glissant sur les petits rails qui suivaient la longue table et il oublia sa compagne, car depuis trois jours il n'avait pris de repas convenable.

Après qu'ils eurent mangé, ils se reposèrent quelque temps. Ni l'un ni l'autre ne parla – ils n'avaient rien à dire ; puis ils retournèrent trouver la Directrice pour savoir ce qu'ils auraient à faire. La directrice consulta un tableau en le leur indiquant : –

Vos chambres seront ici, district de Highbury, 97e voie, n° 2017 ; vous ferez bien d'en prendre note sur votre carte. *Vous*, zéro zéro zéro, empreinte sept, soixante-quatre, B. C. D, gamma, quarante et un, femelle ; vous irez à la Compagnie du Battage des Métaux et vous essaierez pour une journée – huit sous de gain si vous convenez. Et *vous*, zéro sept un, empreinte quatre, sept cent neuf, G. F. B, pi, quatre-vingt-quinze, mâle ; vous irez à la Compagnie Photographique, voie quatre-vingt-un, et vous apprendrez à faire une chose ou une autre, je ne sais quoi – six sous. Voici vos cartes. C'est tout. Au suivant. – Quoi ? Vous n'avez pas tout compris ! Bon Dieu ! Pensez-vous que je vais recommencer, gens insouciants ! imprévoyants ! On croirait que ce qu'on leur dit n'est pas sérieux !

Ils durent suivre pendant quelque temps le même chemin pour se rendre à leur ouvrage et ils s'aperçurent maintenant qu'ils pouvaient parler. Fait curieux, leur détresse semblait diminuer depuis qu'ils avaient effectivement revêtu le costume bleu. Denton parla, avec intérêt même, de l'ouvrage qu'ils auraient à faire.

– Quoi que ce soit, dit-il, ça ne peut être aussi odieux que le magasin de chapeaux, et quand nous aurons payé la pension de Dings il nous restera encore un sou à chacun. Par la suite, qui peut s'améliorer, nous gagnerons davantage.

Élisabeth se sentait moins disposée à parler.

– Pourquoi l'ouvrage nous semblerait-il odieux ?

– Oui, c'est bizarre, dit Denton, je suppose qu'il n'en serait pas ainsi n'était l'idée qu'on est commandé... J'espère que nous aurons des directeurs convenables.

Élisabeth ne répondit pas. Elle songeait à autre chose, essayant de suivre quelque pensée qui lui était venue.

– Naturellement, dit-elle bientôt, nous avons, toute notre vie, vécu sur le travail des autres. Ce n'est que juste...

Elle s'arrêta ; c'était trop compliqué.

– Nous l'avons payé, dit Denton, car il ne s'était pas encore tourmenté au sujet de ces questions ardues. – Nous ne faisions rien – et cependant nous payions pour cela. C'est ce que je ne puis comprendre.

– Peut-être que nous payons maintenant, dit bientôt Élisabeth – car sa théologie était désuète et simple.

Bientôt ils durent se séparer pour aller chacun à leur ouvrage. Denton devait surveiller une presse hydraulique compliquée et qui semblait presque un être intelligent. Elle était actionnée par l'eau de mer qui devait finalement servir à laver les caniveaux de la ville, car le monde avait depuis longtemps abandonné la folie de déverser l'eau potable dans les égouts. Cette eau était amenée par un immense canal jusqu'à la partie est de la cité ; là, une énorme batterie de pompes l'élevait dans des réservoirs situés à quatre cents pieds au-dessus de la mer, d'où elle se répandait par des millions de conduites dans tous les quartiers de la ville. Elle coulait ainsi, nettoyant, inondant, actionnant des mécanismes de tous genres à travers une infinie variété de canaux minuscules, jusque dans les grandes conduites, les collecteurs, et elle transportait les immondices dans les terrains agricoles qui entouraient Londres.

La presse servait à quelque procédé de l'usine photographique, mais ce n'était pas l'affaire de Denton d'en comprendre la nature. Le fait le plus marquant à son esprit était que la machine devait être éclairée par une lumière rougeâtre, et qu'en conséquence la salle dans laquelle il travaillait était illuminée par un globe coloré qui répandait une lumière livide et pénible à travers la pièce. Dans le coin le plus sombre était la presse dont Denton était devenu le servant : c'était une chose énorme, indécise et scintillante, surmontée d'une sorte de capuchon, ayant une vague ressemblance avec une tête penchée, accroupie comme quelque bouddha de métal dans cette lumière sinistre qui éclairait sa marche ; il semblait parfois à Denton que cette

machine était l'obscure idole à laquelle l'humanité, par quelque étrange aberration, offrait son existence en sacrifice. Son service était d'une monotonie variée. Des détails tels que le suivant donneront une idée de son occupation. La presse marchait avec un cliquètement affairé tant que les choses allaient bien, mais si la gélatine, qui venait d'une autre chambre à travers un conduit pour être perpétuellement comprimée en plaques minces, changeait de qualité, la cadence du tic-tac se modifiait et Denton devait se hâter de faire certains ajustements. Le moindre délai entraînait une perte de matière et on lui rognait alors un ou deux de ses sous quotidiens. Si l'approvisionnement s'arrêtait – il y avait des procédés manuels d'un genre particulier pour sa préparation et quelquefois les ouvriers étaient obligés à quelque dérangement qui interrompait la production –, Denton avait à désengrener la machine. La multitude de ces soins attentifs et menus exigeait une vigilance pénible, pénible à cause de l'effort incessant nécessité par son absence d'intérêt naturel, et Denton occupait ainsi le tiers de ses journées. À part l'occasionnelle visite du directeur, homme assez bienveillant, mais singulièrement grossier, Denton passait ses heures de travail dans la solitude.

L'ouvrage d'Élisabeth était d'un genre plus social. Il était à la mode de recouvrir les cloisons des appartements privés des gens très riches de superbes plaques de métal repoussé à dessins répétés. Le goût de l'époque demandait néanmoins que la répétition des dessins ne fût pas exacte, mécanique, mais au contraire naturelle, et l'on s'aperçut que l'arrangement le plus agréable de ces irrégularités était obtenu en employant des femmes raffinées et de goût inné. Un nombre fixe de pieds carrés de ces plaques était exigé d'Élisabeth comme minimum de travail, et, pour chaque pied carré qu'elle faisait en surplus, elle recevait un paiement mesquin. La salle, comme la plupart de celles où travaillaient les femmes, était placée sous la direction d'une femme : la Compagnie du Travail avait trouvé que les hommes étaient non seulement moins exigeants, mais encore fort enclins à dispenser d'une partie de leur travail certaines fa-

vorites. La directrice était une personne taciturne, pas trop malveillante, avec quelques restes de beauté brune, et les autres femmes qui, naturellement, la haïssaient associaient scandaleusement, pour expliquer sa position, son nom à celui de l'un des directeurs des ateliers.

Une ou deux seulement des compagnes d'Élisabeth étaient nées serves : c'étaient des filles laides et moroses ; mais les autres correspondaient à ce qu'au XIXe siècle on eût appelé des déclassées. L'idéal de ce qui constituait la « dame » avait changé. La vertu vague, effacée, négative, la voix modulée et les gestes affectés de la dame de jadis avaient disparu de la terre. La plupart de ses compagnes exhibaient des chevelures décolorées, des teints ruinés, et les sujets de leurs conversations réminiscentes étaient les gloires évanouies d'une jeunesse conquérante. Toutes ces ouvrières d'art étaient plus âgées qu'Élisabeth. Elles exprimaient ouvertement leur surprise qu'une femme si jeune et si jolie en fût réduite à partager leur labeur. Mais Élisabeth ne se souciait guère de leur exposer ses conceptions morales et surannées.

On leur permettait de converser entre elles, on les y encourageait même, car les directeurs pensaient fort justement que la variation des pensées produisait des diversités agréables dans les dessins ; Élisabeth fut presque forcée d'écouter l'histoire de ces vies auxquelles la sienne était mêlée : ces récits étaient tronqués et dénaturés par la vanité, certes, et cependant suffisamment compréhensibles. Bientôt elle commença à discerner les dépits, les malentendus, les cliques et les alliances qui se formaient autour d'elle. Une de ces femmes était loquace à l'excès dans ses descriptions d'un fils prodige qu'elle avait eu ; une autre cultivait une stupide grossièreté de paroles qu'elle semblait considérer comme l'expression de l'originalité la plus spirituelle ; une troisième rêvait sans cesse de robes et de modes et confiait à Élisabeth qu'elle mettait ses sous de côté, jour après jour, et que bientôt elle prendrait vingt quatre heures de liberté, superbement vêtue de ceci ou de cela et, longuement, elle lui

décrivait ses atours ; deux autres étaient toujours ensemble, se donnant de petits noms d'amitié jusqu'au jour où, sous un prétexte insignifiant, elles se séparèrent, aveugles et sourdes, semblait-il, à leur réciproque existence. De l'établi de chacune partaient incessamment les coups de marteau, et la directrice était attentive à ce qu'aucune cadence ne s'arrêtât. Ainsi passaient les jours, ainsi passeraient les vies. Élisabeth était parmi elles, douce et tranquille, le cœur triste, s'émerveillant du destin : tap ! tap ! tap – tap ! tap ! tap – tap ! tap ! tap !

Il y eut ainsi pour Denton et pour Élisabeth une longue succession de jours laborieux qui durcit leurs mains, tissa dans la douce joliesse de leur vie les fils étranges de quelque substance nouvelle et plus austère, et donna à leur figure des lignes et des ombres plus grandes. Leur ancienne vie brillante et facile avait reculé à une distance inaccessible ; lentement, ils apprenaient la leçon du monde inférieur, sombre et laborieux, vaste et fécond. Maintes petites choses arrivèrent, choses qu'il serait ennuyeux et misérable de raconter, choses amères et blessantes à supporter : indignités, tyrannies, tout ce qui assaisonnera à jamais le pain du pauvre dans les villes ; il arriva aussi un événement qui parut assombrir complètement leur vie ; l'enfant auquel ils avaient donné le jour tomba malade et mourut. Mais cette histoire ancienne et perpétuellement nouvelle a été contée si souvent, si superbement qu'il n'est pas besoin de la redire encore. Ils éprouvèrent, devant l'enfant malade, la même crainte douloureuse, la même interminable anxiété, ils subirent le dénouement sans cesse retardé, mais inévitable, et le noir silence. Il en fut toujours ainsi, il en sera toujours de même : c'est une des choses qui doivent être.

Ce fut Élisabeth qui, la première, proféra quelques mots après un douloureux intervalle de jours mornes : elle ne prononça pas l'absurde petit nom qui n'était plus un nom, mais elle parla des ténèbres qui obscurcissaient son âme. Ils avaient parcouru ensemble les voies bruyantes et tumultueuses de la cité ; le vacarme du commerce, des appels politiques, des religions en

concurrence, s'était heurté à leurs oreilles fermées ; l'éblouissement des lumières, des lettres dansantes et des réclames scintillantes n'avait pu animer leurs figures misérables et désolées. Ils dînèrent à part dans le réfectoire.

– Je voudrais, proposa Élisabeth, monter jusqu'aux plates-formes… à notre place… ici on ne peut rien dire…

– Il fera nuit, dit Denton en la regardant.

– Je me suis informée… La nuit est belle…

Elle se tut. Il comprit qu'elle ne pouvait trouver de mots pour s'exprimer, il sentit qu'elle voulait voir encore une fois les étoiles, les étoiles qui les avaient contemplés dans la campagne pendant leur romanesque lune de miel, il y avait déjà cinq ans. Quelque chose lui serra la gorge, il détourna les yeux.

– Nous avons le temps d'y aller, dit-il d'un ton dégagé.

Enfin, ils se retrouvèrent assis sur la plate-forme des Machines Volantes et restèrent là, longtemps, en silence. Leurs sièges se trouvaient dans l'ombre, mais le zénith était d'un bleu pâle à travers le resplendissement des lumières du quai d'atterrissage, et la cité tout entière s'étendait au-dessous d'eux, carrés, cercles et taches multiples de reflets pris dans cet immense réseau de clarté. Les étoiles semblaient effacées et minuscules ; elles avaient jadis paru proches à qui les regardait, et maintenant elles paraissaient inaccessiblement lointaines. Cependant on les apercevait encore par des trous sombres, entre les reflets et surtout vers le nord, où les anciennes constellations glissaient, constantes et patientes, autour du pôle.

Longtemps le jeune couple resta silencieux ; à la fin Élisabeth soupira.

– Si je pouvais comprendre, dit-elle. Quand on est en bas, la cité absorbe, dirait-on, tout le bruit, la hâte, les voix. Il faut

vivre, il faut se démener. Ici ce n'est plus rien... une chose qui passe... on peut penser en paix...

– Oui, dit Denton, combien tout cela est futile ! D'ici, plus de la moitié de la cité est engloutie dans la nuit... tout cela passera...

– Nous passerons d'abord, dit Élisabeth.

– Je le sais, dit Denton. Si la vie n'était pas momentanée, l'ensemble de l'histoire paraîtrait l'événement d'un seul jour... Oui... nous passerons... et la cité passera... et toutes les choses qui sont à venir... l'homme et le Sur-Homme et les merveilles inimaginables et cependant...

Il se tut, puis reprit au bout d'un instant :

– Je sais ce que tu éprouves, du moins je l'imagine... là-dessous, on pense à son travail, à ses petites vexations et à ses plaisirs, au manger et au boire, à la fatigue et au repos. Là-dessous... tous les jours... notre chagrin... apparaît... le but de notre vie... Ici, c'est différent... par exemple... en bas il serait presque impossible de continuer à vivre si l'on était horriblement défiguré... horriblement estropié... disgracié... Ici, sous ces étoiles, rien de tout cela importe... tout fait partie de quelque chose. On croit même toucher ce quelque chose sous les étoiles...

Il s'arrêta. Les conceptions vagues et impalpables de son esprit, l'émotion indécise, qui cherchait à se former, en idée, s'évanouissaient sous la rude étreinte des mots.

– C'est difficile à exprimer, dit-il piteusement. Ils restèrent longtemps encore sans parler.

– Il est bon de venir ici, reprit-il enfin. Nous nous arrêtons... nos esprits sont très bornés... après tout, nous ne sommes que de pauvres animaux, nous élevant un peu au-dessus de la brute, chacun avec un esprit... un pauvre rudiment

d'esprit... nous sommes si stupides... il y a tant de choses qui blessent... et cependant...

– Je sais ! je sais !... mais quelque jour nous *verrons*.

– Toute cette effroyable détresse, toute cette discorde se résoudra en harmonie, et nous le saurons. Il n'est rien qui ne tende à ce but ! Tous les échecs, tous les petits faits préparent cette harmonie. Tout est nécessaire à sa venue... nous trouverons... nous trouverons ! Rien ! pas même le plus affreux événement ne doit y manquer... pas même les plus futiles. Chaque coup de notre marteau sur le métal... chaque mouvement de notre pauvre enfant... toutes ces choses continueront pour toujours et même ce qu'on ne peut sentir... Nous deux, ici, ensemble... tout... la passion qui nous a unis... tout ce qui est advenu depuis... ce n'est plus une passion maintenant... plus que toute autre chose c'est une douleur... ma chérie !...

Il ne put en dire davantage, ni suivre plus loin ses pensées. Élisabeth ne fit aucune réponse. Elle était très tranquille, mais bientôt sa main chercha celle de Denton et la trouva.

4

En bas

Sous les étoiles, on peut s'élever jusqu'à la résignation, quel que soit le mal dont on souffre, mais avec la fièvre et la détresse du labeur quotidien nous retombons dans le dégoût, la colère et la vie intolérable. Combien illusoire devient toute notre magnanimité – un accident, une phase ! Les saints de jadis devaient, avant tout, s'enfuir du monde. Denton et Élisabeth ne pouvaient abandonner le leur. Les chemins ne menaient plus vers les terres vierges où l'on pouvait vivre librement – si dur que cela fût – et trouver la paix de son âme. La cité avait englouti l'humanité.

Pendant quelque temps, nos deux serfs conservèrent leurs occupations premières : elle à ses métaux et Denton à sa presse ; puis, celui-ci eut un changement d'emploi qui amena pour lui des épreuves nouvelles et plus amères encore. On lui confia le soin d'une presse plus compliquée dans l'usine centrale de la Tuilerie Générale.

Dans ses nouvelles fonctions, il lui fallut travailler sous une longue voûte avec un certain nombre d'autres hommes qui, pour la plupart, étaient nés serfs. Les relations avec ces nouveaux camarades lui répugnaient. Il avait reçu une éducation raffinée et, jusqu'au moment où la fortune adverse l'eut réduit à ce costume, jamais de sa vie il n'avait parlé aux gens vêtus de toile bleue, sinon pour les commander, ou lorsque quelque nécessité l'y obligeait. Maintenant, c'était le contact perpétuel. Il lui fallait travailler à côté d'eux, se servir de leurs outils, manger en leur compagnie. Pour lui, comme pour Élisabeth, cela parut un surcroît de dégradation.

Ce sentiment eût semblé exagéré à un homme du XIXe siècle, mais, lentement et inévitablement, dans ce long intervalle d'années, un gouffre s'était ouvert entre les porteurs de toile bleue et les classes supérieures, une différence non seulement de circonstances et d'habitudes de vie, mais aussi de principes et même de langage. Dans les voies inférieures un dialecte spécial s'était développé. Au-dessus, un dialecte s'était formé aussi, un code de pensées, une langue cultivée qui tendaient, par une recherche assidue de la distinction, à élargir perpétuellement l'espace qui les séparait de la vulgarité. De plus, les liens d'une foi commune ne maintenaient plus l'unité de la race. Les dernières années du XIXe siècle s'étaient distinguées par un rapide développement, dans les classes oisives et prospères, de perversions ésotériques de la religion populaire : des gloses et des interprétations qui réduisaient le large enseignement du charpentier de Nazareth à l'étroitesse excessive de leur vie. Malgré leur penchant pour l'ancienne façon de vivre, Élisabeth ni Denton n'avaient d'idées suffisamment originales pour échapper à l'influence de leur entourage. Pour la conduite ordinaire, ils avaient suivi les mœurs de leur classe, et quand ils tombèrent enfin à cette situation de serfs, ils crurent presque arriver au milieu d'animaux inférieurs et désagréables ; ils éprouvaient les sentiments d'un duc ou d'une duchesse du XIXe siècle qui auraient été obligés d'aller se loger dans quelque faubourg populeux.

Leur impulsion naturelle était de maintenir les distances. Mais l'idée première qu'avait eue Denton d'un fier isolement au milieu de son entourage fut bientôt rudement écartée. Il s'était imaginé que sa chute au rang de serf était la fin de son épreuve, que, avec la mort de leur petite fille, il avait sondé les profondeurs de la vie ; mais, à vrai dire, tout cela n'était encore que le commencement. La vie nous demande quelque chose de plus que notre soumission. Maintenant, dans une chambrée de servants de machines, il allait apprendre une pire leçon, faire connaissance avec un autre facteur de sa vie, facteur aussi élémen-

taire que la perte des choses qui nous sont chères, plus élémentaire même que le travail.

La façon tranquille avec laquelle il essaya de décourager toute tentative de conversation, interprétée, assez justement, comme du dédain, fut une cause immédiate d'offense. Son ignorance du dialecte vulgaire, dont il s'était jusqu'ici enorgueilli, prit soudain un nouvel aspect. Il ne se rendit pas immédiatement compte que la manière dont il reçut les remarques grossières et stupides, mais sympathiques, qui l'accueillirent dut cingler en pleine figure ceux qui firent des avances.

– Je ne comprends pas, dit-il froidement, et répondit à tout hasard : Non, merci.

L'homme qui l'avait interpellé resta surpris, le regarda de travers et se détourna. Un autre, qui n'avait su non plus se faire comprendre, prit la peine de répéter sa remarque, et Denton découvrit qu'il offrait de lui prêter sa burette à huile. Il le remercia poliment et ce second interlocuteur s'embarqua alors dans une conversation désagréable. Denton, fit-il remarquer, avait été un beau monsieur, et il aurait bien voulu savoir comment il en était venu à porter le costume bleu. Il s'attendait évidemment à un récit intéressant de vice et d'extravagance, d'excès de toute sorte dans une Cité de Plaisir. Denton devait rapidement révéler comment l'existence de ces merveilleux endroits de délices pénétrait et corrompait les pensées et l'honneur de ces gens du monde inférieur, travaillant de mauvais gré et sans espoir.

Son tempérament aristocratique s'irritait de ces questions. Il répondit un non bref. L'homme insista avec des questions plus personnelles encore, et, cette fois, ce fut Denton qui tourna le dos.

– Cré dié ! s'exclama son interlocuteur, fort surpris.

Denton s'aperçut bientôt que cette remarquable conversation était répétée, avec des airs indignés, à des auditeurs plus

sympathiques, provoquant de l'étonnement et des rires ironiques. Ils regardaient Denton avec un intérêt manifestement augmenté. Une curieuse sensation d'isolement lui vint. Il essaya de penser à sa presse et aux détails de son maniement encore peu familier…

Pendant un premier laps de temps, les machines occupaient suffisamment leurs servants, puis venait un arrêt. Ce n'était qu'un intervalle pour le repas, et trop court pour permettre aux serfs de quitter le réfectoire de la Compagnie. Denton suivit ses compagnons dans une galerie où étaient entassés les rebuts provenant des presses.

Chaque ouvrier exhiba un paquet de nourriture. Denton n'en avait pas. Le directeur, jeune homme insouciant qui avait obtenu son emploi par protection, avait oublié de prévenir Denton qu'il était nécessaire de se munir préalablement de ses provisions. Celui-ci restait à l'écart, souffrant de la faim. Les autres se groupèrent, parlant à mi-voix et jetant de temps à autre des regards de son côté. Il se sentit mal à l'aise et il lui fallut un effort sans cesse croissant pour conserver son attitude indifférente ; comme diversion, il essaya de penser au levier de sa nouvelle presse.

Bientôt un des serfs, plus court, mais plus large et plus robuste que Denton, s'avança vers lui. Denton l'attendit avec un air aussi tranquille que possible.

– Voici ! dit le délégué, tendant un cube de pain d'une main pas très propre.

L'homme avait la figure basanée, le nez large et la bouche tordue. Denton hésita un instant, se demandant si cela était une politesse ou une insulte. Son premier mouvement fut de refuser.

– Non, merci ! fit-il, et comme l'homme paraissait surpris : Je n'ai pas faim.

Alors, quelqu'un éclata de rire dans le groupe qui était resté en arrière.

– Je vous l'avais dit ! cria l'homme qui avait offert à Denton de lui prêter sa burette. Il fait le malin, on n'est pas assez chic pour lui !

La face basanée sembla se rembrunir.

– Écoute, fit l'homme tendant toujours le pain et parlant à voix basse, tu vas manger ça, tu entends !

Denton regarda fixement la face menaçante, et de bizarres frissons d'énergie parcoururent ses membres et son corps.

– Je n'en ai pas besoin, répondit-il, essayant un sourire agréable qui le fit grimacer.

L'homme trapu avança la tête, et dans sa main, le pain devint une menace matérielle. Denton chercha à voir dans les yeux de son antagoniste quelles intentions il avait.

– Mange ça ! ordonna le petit homme trapu.

Il y eut une pause, puis les deux hommes firent un mouvement rapide. Le cube de pain décrivit une courbe compliquée qui devait se terminer dans la figure de Denton. Mais ce dernier arrêta d'un coup de poing la main lancée et le cube de pain fila en l'air, hors de la lutte, ayant joué son rôle.

Denton sauta en arrière, les poings serrés et les bras tendus. L'aspect sombre et rude de l'autre se changea en hostilité ouverte, épiant une chance. Denton fut un instant plein de confiance et animé d'un tranquille courage. Son cœur battait vite, il se sentait vivre intensément.

– Hé ! les gars, on se cogne, cria quelqu'un.

L'homme à la figure basanée avait bondi en avant, reculé, sauté de côté et était revenu à la charge. Denton voulut donner

un coup de poing et fut frappé au même instant. L'un de ses yeux lui sembla démoli et il sentit, sous son poing, une lèvre molle juste au moment où il était frappé de nouveau, cette fois sous le menton. Un immense éventail d'aiguilles flamboyantes s'étala devant ses yeux. Il eut la conviction passagère que sa tête était cassée en morceaux, puis quelque chose l'atteignit par-derrière et la lutte ne fut plus pour lui qu'un événement impersonnel et sans intérêt.

Il eut conscience qu'un laps de temps, des secondes ou des minutes, intervalle abstrait et paisible, s'écoulait : il était étendu, la tête sur un tas de cendre, et quelque chose d'humide et de chaud lui coulait au long du cou. Ses premières impressions furent discrètement pénibles. Toute sa tête vibrait ; son ? il et son menton vibraient même à l'excès et il avait dans la bouche un goût de sang.

– Il va bien, dit une voix, il ouvre les yeux.

– Ça lui apprendra ! c'est bien fait ! dit un second.

Ses compagnons étaient debout autour de lui. Il fit un effort, se dressa sur son séant et porta sa main derrière sa tête. Ses cheveux étaient mouillés et pleins de cendre. Un éclat de rire accueillit son geste. Un de ses yeux demeurait à demi fermé. Il se rendit compte de ce qui s'était passé et son espoir d'une victoire finale s'évanouit.

– Il a l'air surpris, fit quelqu'un.

– En voulez-vous encore ? dit un loustic. Non, merci ! ajouta-t-il en imitant l'accent poli de Denton.

Denton aperçut, quelque peu en arrière, son antagoniste, qui avait sur la figure un mouchoir taché de sang.

– Où est ce morceau de pain qu'il devait manger ? demanda un petit être à figure futée qui se mit à chercher avec son pied dans les cendres.

Il y eut dans l'esprit de Denton un débat embarrassant : il savait que le code de l'honneur exigeait qu'un homme poursuivît jusqu'au bout une lutte commencée ; mais ce début lui paraissait plutôt amer. Il était décidé à se relever, mais il n'éprouvait aucun violent désir de le faire, et il lui vint à l'esprit, sans que cette pensée pût le stimuler, qu'après tout il n'était peut-être qu'un poltron. Un instant sa volonté fut lourde comme du plomb.

– Le voici ! dit le petit homme à la figure futée.

Il se baissa pour ramasser un cube souillé de cendres, regarda Denton, puis les autres. Lentement et à contrecœur Denton se releva.

– Donne-moi ça ! fit, en tendant la main, un albinos à la figure sale.

Il s'avança, menaçant et le pain à la main, vers Denton.

– Tu n'as pas encore le ventre plein, hein ?

Le moment critique arrivait.

– Non, pas encore ! dit Denton avec une expression d'angoisse. Il résolut de frapper cette brute derrière l'oreille avant d'être assommé de nouveau. Il était persuadé qu'il serait assommé une seconde fois et son étonnement était grand de s'être si mal jugé. Quelques parades ridicules et il serait à terre. Il fixait l'albinos dans les yeux. Ce dernier grimaçait complaisamment comme un homme qui projette une farce agréable. L'intuition soudaine d'imminentes humiliations irrita Denton.

– Tu vas le laisser tranquille, Jim ! cria le petit homme trapu, sous son mouchoir sanglant. Il ne t'a rien fait.

L'albinos cessa de grimacer et s'arrêta. Son regard alla des uns aux autres. Il sembla à Denton que son premier adversaire réclamait le privilège de sa destruction. L'albinos lui eût mieux convenu.

– Laisse-le tranquille ! Tu entends ! Il a eu son compte.

Une cloche retentissante fit entendre sa voix, mettant ainsi fin à la scène. L'albinos hésita.

– Heureux pour toi ! dit-il avec une métaphore grossière... Mais attends la prochaine sortie, mon vieux ! ajouta-t-il après réflexion, et il se dirigea avec les autres vers les presses.

Le petit homme trapu laissa passer l'albinos devant lui. Denton comprit qu'il avait un répit. Tous franchirent la porte et Denton, reprenant conscience de son service, se hâta de rejoindre la queue. À l'entrée de la galerie voûtée se tenait, pointant une carte, un surveillant en uniforme jaune.

– Arrivez ici, vous ! ordonna-t-il à Denton. Eh bien ! qui est-ce qui vous a frappé ? demanda-t-il en voyant son désarroi.

– C'est mon affaire ! dit Denton.

– Ce sera votre affaire aussi, si votre ouvrage en souffre. Rappelez-vous cela.

Denton ne répondit rien, il était maintenant un ouvrier, une brute. Il portait le costume bleu. Les lois qui défendaient les pugilats et les rixes n'étaient pas pour lui, il le savait, et il regagna sa presse.

Il sentait la peau de son front et de son menton se soulever sur de nobles enflures ; il sentait la douleur croissante de chaque contusion. Son système nerveux en arriva à l'état léthargique ; à chaque mouvement qu'exigeait la presse, il lui semblait soulever un poids énorme, et, quant à son honneur, là aussi, il éprouvait des douleurs lancinantes. Où en était-il ? Que s'était-il exactement produit pendant ces dernières minutes ? Qu'allait-il arriver maintenant ?

C'était là un inépuisable sujet de réflexions, mais il ne pouvait penser que par bribes désordonnées.

Son état d’âme était une sorte d’étonnement stagnant. Toutes ses notions étaient bouleversées. Il avait considéré sa sécurité vis-à-vis de la violence physique comme inhérente à sa personne, comme une des conditions de sa vie, et, à vrai dire, il en avait été ainsi tant qu’il avait porté le costume de la classe moyenne, tant qu’il avait eu les ressources de la classe moyenne pour se défendre. Mais qui voudrait intervenir dans une querelle de serfs grossiers et brutaux ? Réellement, en ce temps-là, personne ne s’en souciait. Dans le monde inférieur, il n’y avait pas de lois d’homme à homme. La loi et le mécanisme de l’État étaient devenus quelque chose qui maintenait les hommes terrassés, les écartait de toute propriété et de tous plaisirs désirables et à cela se bornait son effet. La violence, cet océan dans lequel les brutes restent plongées pour toujours, à laquelle mille digues et mille artifices ont arraché notre vie civilisée et hasardeuse, s’était répandue de nouveau à travers les voies inférieures et les avait submergées. Le poing régnait en maître. Denton en était arrivé enfin à cet état élémentaire : le poing et la ruse, le cœur dur et la camaraderie, tel que tout cela était jadis.

La cadence de sa machine changea et ses pensées furent interrompues. Bientôt il put y revenir. Avec quelle étrange rapidité les choses arrivent. Il n’éprouvait à l’égard de ces hommes qui l’avaient battu aucune inimitié particulière. Il était contusionné et ses yeux le dessillaient ; il voyait maintenant, en toute bonne foi, ce qu’avait de justifié son impopularité : il s’était conduit comme un imbécile. Le dédain, l’exclusion sont le privilège des forts. L’aristocrate déchu qui se cramponne encore à cette distinction inutile est certainement la créature aux prétentions les plus pitoyables dans notre univers toujours prétendant. Qu’avait-il donc à mépriser chez ces hommes ? Quel malheur qu’il n’eût pas mieux apprécié tout cela quelques heures plus tôt !

Qu’allait-il arriver au prochain repos ? Il n’aurait su le dire, il ne pouvait même se l’imaginer. Il ne pouvait supposer quelles étaient les pensées de ces hommes. Il se rendait compte seule-

ment de leur hostilité et de son manque absolu de sympathie pour eux. De vagues idées de honte et de violence se pourchassaient dans son esprit. Pourrait-il trouver une arme quelconque ? Il se rappela sa lutte avec l'hypnotiste, mais il n'y avait autour de lui aucune lampe mobile. Il ne découvrit rien qui pût lui servir à se défendre. Un moment, il pensa à une fuite précipitée pour trouver la sécurité sur les voies publiques aussitôt que le temps de travail prendrait fin. À part l'insignifiante considération de son propre respect, il se rendit compte que cela serait seulement un stupide ajournement et une aggravation de son embarras. Il aperçut l'homme à la figure futée et l'albinos causant entre eux et les yeux tournés de son côté. Bientôt ils s'adressèrent au petit homme trapu qui tournait soigneusement le dos à Denton.

Enfin, arriva le moment où ils quittèrent la besogne. Celui qui avait offert sa burette arrêta brusquement sa presse et se retourna en s'essuyant la bouche avec le dos de la main. Ses yeux exprimaient la tranquille attente de quelqu'un qui prend place pour un spectacle.

Le moment critique approchait et tous les nerfs de Denton semblaient bondir et danser. Décidé à se battre si quelque nouvelle injure lui était faite, il arrêta sa presse et se retourna. Avec une aisance visiblement affectée, il se dirigea vers l'extrémité de la voûte et entra dans le passage encombré de tas de cendres ; il s'aperçut alors qu'il avait oublié sa blouse que la chaleur extrême de la salle lui avait fait suspendre à sa presse.

Il revint sur ses pas et rencontra l'albinos face à face.

– C'est forcé... il faut qu'il le mange ! disait d'un ton de reproche le petit homme à la face futée, il le faut absolument.

– Non ! laissez-le tranquille ! répliqua l'homme trapu.

Apparemment, rien de plus ne devait lui arriver ce jour-là. Il gagna le passage, puis l'escalier qui menait aux plates-formes mouvantes de la cité.

Il émergea dans le resplendissement livide et la foule pressée de la voie publique. Il eut vivement conscience de sa face défigurée et il palpa d'une main légère et tâtonnante ses contusions enflées. Il monta jusqu'à la plate-forme la plus rapide et s'assit sur un des bancs réservés aux serfs de la Compagnie du Travail.

Il se plongea dans une torpeur pensive. Il voyait avec une sorte de clarté statique les détresses et les dangers immédiats de sa position. Que feraient-ils demain ? Il n'en savait rien. Que penserait Élisabeth de ces brutalités ? Il n'en savait rien non plus. Il était épuisé. Soudain une main se posa sur son bras. Il se retourna et vit l'homme trapu assis à côté de lui. Il tressaillit. Certainement, sur la voie publique, il était à l'abri de toute violence.

La figure de l'homme n'avait gardé aucune trace du combat. Son expression était exempte d'hostilité et semblait presque empreinte de déférence.

– 'Scusez-moi ! dit-il avec une absence absolue de rancune.

Denton comprit qu'il n'avait à craindre aucune attaque. Il ne bougea pas, attendant la suite. La phrase que son interlocuteur proféra avait été visiblement préparée.

– Ce que... je... voulais... dire... c'est... ceci... articula l'homme, et il se tut, cherchant d'autres mots. – Ce... que... je... voulais... dire... c'est... ceci... répéta-t-il.

Finalement il abandonna ce discours.

– Vous êtes un chic type ! s'exclama-t-il en posant une main sale sur la manche sale de Denton. V's êtes un chic type !...

un homme distingué… Fâché… bien fâché… je voulais vous dire ça…

Denton se rendit compte qu'il devait exister des motifs autres qu'une simple impulsion pour faire commettre à un homme des actions abominables. Il médita et rengaina un amour-propre intempestif.

– Je n'avais pas l'intention de vous blesser, en refusant ce morceau de pain, dit-il.

– Oui… pas fait méchamment, dit l'homme en se remémorant la scène… mais devant cet animal de Whitey et ses ricanements, eh ben !… il a fallu que je tape…

– Oui, fit Denton, soudainement chaleureux, j'ai été bête.

– Ah !… dit l'homme avec une grande satisfaction, ça c'est parfait, tope là !

Et Denton lui serra la main.

La plate-forme mouvante passait devant la vitrine d'un mouleur de figures et, à la partie inférieure, se trouvait un alignement de miroirs destinés à stimuler chez les passants le désir de traits plus symétriques. Denton aperçut son image et celle de son nouvel ami énormément tordues et élargies. Sa figure était boursouflée et ensanglantée d'un seul côté ; une grimace d'amabilité idiote et feinte déformait sa largeur, une mèche de cheveux cachait un œil. L'artifice du miroir présentait son compagnon avec un grossissement exagéré des lèvres et des narines. Ils étaient réunis par la poignée de main qu'ils échangeaient. Puis, brusquement, cette vision passa – pour revenir à la mémoire de Denton pendant les méditations vagues d'une insomnie matinale.

Tandis qu'ils se serraient les mains, l'homme fit quelques confuses réflexions, disant qu'il avait toujours été sûr de pouvoir s'entendre avec un homme du monde si jamais il en ren-

contrait un. Il prolongea l'étreinte jusqu'à ce que Denton, sous l'influence du miroir, eût retiré sa main. Alors l'homme devint pensif. Il cracha avec énergie sur la plate-forme et en revint à son discours.

– Ce que je voulais dire est ceci... fit-il.

Il s'embarrassa, secoua la tête en regardant ses pieds. La curiosité de Denton fut éveillée.

– Je vous écoute, fit-il attentif.

L'homme se décida, saisit le bras de Denton et prit une attitude confidentielle.

– 'Scusez moi, dit-il. Le fait est... que vous ne savez pas comment cogner... vous n'y connaissez rien... Quoi !... vous ne savez pas commencer... vous vous ferez tuer comme ça... Faut tenir ses mains... comme ça.

Il renforçait ses explications par des mots énergiques, examinant, l'œil avisé, l'effet de chaque juron.

– Par exemple, v's êtes grand... des longs bras... vous portez plus loin que personne... Crédié, je pensais... que j'allais rudement écoper... au lieu de ça... 'Scusez-moi !... j'vous aurais pas cogné si j'aurais su... c'est comme si on se battait avec un sac... c'est pas loyal... vos bras semblaient pendus à des crochets... pour sûr ! pendus à des crochets.

Denton l'écoutait ; puis il éclata d'un rire soudain qui fit éprouver à son menton endommagé une violente douleur. Des larmes amères lui vinrent aux yeux.

– Continuez, dit-il.

L'homme en revint à sa formule. Il eut l'amabilité de dire que la mine de Denton lui plaisait, et même lui affirma qu'il s'était montré rudement courageux, seulement le courage ne

suffit pas... ça n'est pas utile à grand-chose si l'on ne sait pas se servir de ses poings.

– Ce que voulais dire, c'est ça, reprit-il, laissez-moi vous montrer comment l'on cogne... seulement un coup. Vous êtes ignorant... vous n'avez pas appris, mais vous pourriez devenir assez dégourdi si on vous montrait... c'est ce que je voulais dire...

– Mais..., fit Denton hésitant, je ne pourrais rien vous donner...

– Vous voilà encore avec votre distinction, dit l'homme, qui est-ce qui vous demande quelque chose ?

– Mais votre temps ?

– Si vous n'apprenez pas à cogner proprement, vous serez massacré... ne vous en faites pas de bile.

– Je ne sais pas, dit Denton, pensif.

Il regarda la figure de l'homme assis à côté de lui : toute sa rudesse naturelle lui apparut. Il éprouva une soudaine répulsion de sa passagère amabilité ! Il ne pouvait croire qu'il lui fût nécessaire de devenir l'obligé d'une pareille créature.

– Les types là-bas sont toujours à cogner, toujours... et naturellement s'il y en a un qui se met en rage et vous abîme au bon endroit...

– Bon Dieu ! s'écria Denton, je le voudrais bien.

– Alors, si c'est votre idée...

– Vous ne comprenez pas.

– Peut-être bien que non, dit l'homme.

Il se tut et prit un air irrité. Quand il parla de nouveau, sa voix était moins amicale et donnant une bourrade à Denton pour mieux attirer son attention :

– Écoutez bien ! Voulez-vous que je vous montre à cogner, oui ou non ?

– C'est extrêmement gentil de votre part, dit Denton, mais...

Il y eut une pause. L'homme se leva et se penchant vers Denton il lui dit :

– Trop distingué, hein ! trop distingué toujours... J'ai la peau rouge... Bon Dieu ! vous êtes... vous êtes un rude imbécile !

Il tourna les talons, et immédiatement Denton comprit la vérité de sa dernière remarque.

L'homme descendit avec dignité sur une voie transversale et Denton, après avoir eu l'intention de le poursuivre, resta sur la plate-forme. Un moment les événements qui venaient de se passer lui occupèrent l'esprit. En une seule journée, son vertueux système de résignation avait été démoli sans espoir. La force brutale, finale et fondamentale avait bouleversé par son intervention énigmatique tous ses calculs, ses gloses et sa résignation. Bien qu'il fût fatigué et qu'il eût grand-faim, il n'alla pas tout droit à l'hôtel de la Compagnie, où il devait retrouver Élisabeth. Il s'aperçut qu'il commençait à réfléchir, ce dont il avait grand besoin ; ainsi enveloppé dans un monstrueux nuage de méditations, il fit deux fois le circuit de sa plate-forme mobile. On peut se le figurer : malheureux être terrorisé qui tournait avec la plate-forme mobile à une allure de quatre-vingts kilomètres à l'heure, autour de la cité étincelante et tournante, qui, elle aussi tournait dans l'espace au long de l'orbite de la planète à des milliers de kilomètres à l'heure, tandis qu'il essayait de comprendre pourquoi son cœur et sa volonté continuaient à souffrir et à vivre.

Quand enfin il retrouva Élisabeth, elle était pâle et angoissée. Il aurait pu remarquer qu'elle aussi avait de la peine, s'il n'avait pas été préoccupé de la sienne. Il redoutait surtout qu'elle voulût connaître dans ses détails les injures qu'il avait dû subir et qu'elle manifestât sa sympathie et son indignation. Il la vit ouvrir de grands yeux quand elle l'aperçut.

– J'ai été malmené, dit-il, haletant. C'est trop récent, trop violent, je ne veux pas en parler maintenant.

Il s'assit d'un air visiblement morose. Elle le contemplait avec étonnement et ses lèvres pâlirent quand elle comprit la signification hiéroglyphique de sa face contusionnée. Elle crispa convulsivement les mains, ses mains amaigries maintenant et dont les doigts étaient abîmés par le travail.

– Quel monde horrible ! fit-elle, sans pouvoir dire autre chose. En ces jours-là, ils étaient devenus un couple très silencieux ; ils échangèrent à peine quelques paroles pendant cette soirée et chacun d'eux suivit le fil de ses pensées. Au petit matin, comme Élisabeth était déjà éveillée, Denton, qui avait reposé aussi tranquille qu'un mort, se dressa à côté d'elle, brusquement.

– Je ne peux pas le supporter !... je ne veux pas le supporter ! s'écria-t-il.

Elle l'apercevait vaguement, assis, et son poing partit en avant comme pour lancer un coup furieux dans l'obscurité. Puis, pendant un moment, il resta immobile.

– C'est trop !... C'est plus qu'on n'en peut endurer.

Elle ne savait quoi dire. Il lui semblait aussi, à elle, qu'on ne pouvait guère aller plus loin. Elle attendit pendant un long intervalle de silence, distinguant la silhouette de Denton assis, les mains croisées autour des genoux sur lesquels il appuyait presque son menton. Il éclata de rire.

– Non ! déclara-t-il enfin. Je veux le supporter ! C'est une chose nécessaire. Nous n'avons pas le cœur à nous suicider, pas du tout. Je suppose que ceux qui en sont venus là l'ont subi, et nous aussi nous le subirons jusqu'au bout.

Élisabeth réfléchissait tristement. Elle comprit que cela aussi était vrai.

– Nous irons jusqu'au bout ! Quand on pense à tous ceux qui ont subi le même sort ! des générations innombrables !... innombrables !... De petites bêtes qui grognaient et qui mordaient... grogner et mordre... grogner et mordre... générations après générations...

Il interrompit brusquement son monologue et ne le reprit que fort longtemps après.

– Il y a eu quatre-vingt-dix mille ans d'âge de pierre avec un Denton quelque part pendant ce temps-là. Succession apostolique. La grâce d'aller jusqu'au bout. Voyons. Quatre-vingt-dix – neuf cents – trois fois neuf, vingt-sept... *trois mille* générations d'hommes ! – hommes plus ou moins. Et tous se battaient, étaient blessés, étaient humiliés et tenaient bon quand même, subissaient tout, résistaient... et des milliers encore avenir... des milliers !... Aller jusqu'au bout, je me demande si ceux qui viendront nous en devront de la reconnaissance ?...

Sa voix prit un ton argumentatif.

– Si l'on pouvait trouver quelque chose de défini... si l'on pouvait dire : voici la raison... voilà pourquoi ça continue...

Il se tut. Les yeux d'Élisabeth parvinrent lentement à le distinguer des ténèbres et, à la fin, elle put voir de quelle façon il était assis, la tête dans ses mains. Elle eut l'impression de l'énorme distance qui séparait leurs esprits ; la vague suggestion d'un être différent lui parut être l'image de leur entente mutuelle. À quoi pouvait-il penser, maintenant ? Qu'allait-il dire ?

Un temps interminable sembla s'écouler avant qu'il ne reprît en soupirant :

– Non !... non, je ne le comprends pas !

Puis un autre intervalle, et il répéta sa phrase, mais cette fois sur un ton presque concluant. Elle s'aperçut qu'il se préparait à s'étendre de nouveau : elle observa ses mouvements et vit, avec surprise, de quelle façon soigneuse il arrangeait son oreiller pour être confortable. Il s'allongea avec un soupir de contentement. Son accès était passé, il ne bougea plus et bientôt sa respiration devint régulière et profonde.

Mais Élisabeth resta les yeux grands ouverts dans les ténèbres, jusqu'à ce que le son d'une cloche et l'allumage soudain de la lampe électrique les eurent avertis que la Compagnie du Travail avait besoin d'eux pour une nouvelle journée.

Ce jour-là, Denton eut une querelle avec Whitey l'albinos et le petit homme à la face futée. Blunt, le robuste artiste en pugilat, ayant laissé Denton mesurer la portée de sa leçon, intervint non sans un certain air protecteur.

– Lâche ses cheveux et laisse-le tranquille, ordonna-t-il de sa grosse voix avec une abondance d'invectives. Tu ne vois donc pas qu'il ne sait pas se battre ?

Denton, allongé honteusement dans les cendres, comprit qu'il fallait, après tout, accepter les leçons de l'autre. Il se releva, alla droit à Blunt et sans tergiverser lui fit ses excuses.

– J'ai été bête et vous aviez raison, dit-il, s'il n'est pas trop tard...

Le soir, après le travail, Denton accompagna Blunt jusqu'à des voûtes désertes, encombrées d'immondices, sous le port de Londres, pour y apprendre les rudiments du grand art de s'assommer tel qu'il avait été perfectionné par les habitants des voies inférieures, c'est-a-dire : comment frapper un homme du

poing ou du pied, de façon à le blesser atrocement ou à l'abîmer cruellement ; comment donner un coup *vital ;* de quelle façon nouer du verre dans ses habits et s'en servir comme d'une massue ; comment faire jaillir le sang avec certains outils ; comment prévenir et tromper les intentions de l'adversaire ; en fait, tous les agréables stratagèmes qu'avaient inventés les déshérités des énormes villes du XXe et du XXIe siècle étaient exposés à Denton par un professeur compétent. Blunt perdit sa fausse honte au bout de quelques leçons et il assuma une certaine dignité experte, une sorte de considération paternelle. Il traitait Denton avec de grands égards, se contentant de le toucher de temps en temps pour entretenir son ardeur et éclatant de rire quand, par un coup habile, Denton lui ensanglantait les mâchoires.

– Je ne fais jamais attention à ma bouche, disait Blunt, confessant sa faiblesse, jamais… d'ailleurs, ça n'a pas d'importance d'être cogné sur la bouche si le menton n'attrape rien. Le goût du sang fait toujours du bien… toujours… mais il vaut mieux que je ne vous touche plus…

Denton rentra pour se coucher, épuisé, et il s'éveilla au petit jour, les membres endoloris et toutes ses contusions cuisantes. Était-ce la peine de continuer à vivre ? Il écouta la respiration d'Élisabeth et, pensant qu'il avait dû l'éveiller la nuit précédente, il resta sans bouger. Il était écœuré d'un infini dégoût pour les conditions nouvelles de sa vie. Il éprouvait pour tout cela de la haine, même pour le sauvage bienfaisant qui l'avait si généreusement protégé. La supercherie monstrueuse de la civilisation s'étalait complètement à ses yeux ; il la voyait, avec une exagération d'aliéné, produisant dans les classes inférieures un torrent croissant de sauvagerie et, au dessus, une distinction toujours plus frivole et une oisiveté toujours plus naïve. Il ne voyait aucune raison de délivrance, aucun sentiment d'honneur, soit dans la vie qu'il avait menée, soit dans celle à laquelle il était tombé. La civilisation se présentait comme quelque produit catastrophique n'ayant avec les hommes, sinon en tant que victimes, pas davantage de rapport qu'un cyclone ou qu'une col-

lision planétaire. Lui-même, et par conséquent toute l'humanité, semblait vivre absolument en vain. Son esprit cherchait d'étranges expédients d'évasion, sinon pour lui-même, du moins pour Élisabeth. Mais il se les proposait pour soi-même. S'il retrouvait Mwres et lui contait leur désastre ? Il se rendit compte alors, avec étonnement, de quelle façon définitive Mwres et Bindon étaient maintenant hors de sa portée. Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? De là il en vint à des pensées de complet déshonneur. Et, finalement, ne s'élevant aucunement de ce tumulte mental, mais le terminant comme l'aube termine les ténèbres, s'imposa la claire et évidente conclusion de la nuit précédente : la conviction qu'il lui fallait aller jusqu'au bout, que sans autre ambition et devant suffire à toutes ses pensées et à toute son énergie, il lui fallait rester debout pour lutter parmi ses semblables et s'acquitter de sa tâche comme un homme.

La leçon de ce soir-là fut peut-être moins terrible que celle des jours précédents la troisième fut même supportable, car Blunt lui accorda quelques louanges. Le quatrième jour, Denton s'aperçut que l'homme à la face futée était un poltron. Une quinzaine de jours tranquilles s'écoula, avec chaque soir les mêmes leçons fiévreuses ; Blunt, avec toutes sortes de blasphèmes, assurait qu'il n'avait jamais rencontré d'élève aussi prompt ; et toutes les nuits Denton rêvait de coups de pied, de parades, d'œil crevé et de coups rusés.

Pendant tout ce temps, il n'eut à subir aucune insulte, car on craignait Blunt ; puis, vint la seconde crise. Un jour Blunt s'absenta : il avoua plus tard que c'était délibérément, et, pendant les heures mornes du matin, Whitey attendit avec une visible impatience l'intervalle de repos. Il ignorait les leçons de pugilat reçues par Denton et il passa son temps à lui annoncer, ainsi qu'aux autres en général, certaines intentions désagréables qu'il avait dans l'esprit.

Whitey n'était pas populaire et les serfs de la voûte n'éprouvaient qu'un intérêt languissant à l'entendre effrayer le

nouveau venu. Mais les choses changèrent quand la tentative que fit Whitey d'ouvrir les hostilités, en donnant à Denton un coup de pied en pleine figure, fut arrêtée net par un coup de tête parfaitement exécuté, qui fit décrire au pied de Whitey une orbite complète et envoya sa tête s'enfoncer dans le tas de cendres qui avait une fois reçu celle de Denton. Whitey se releva un peu plus blême, et, vociférant des blasphèmes, essaya des coups dangereux. Il y eut des passes indécises, des corps à corps qui augmentèrent l'évidente perplexité de l'albinos, puis la lutte en vint à former un groupe : Denton tenant Whitey à la gorge avait un genou sur la poitrine de son adversaire qui, la face noire, la langue pendante, les doigts cassés, s'efforçait d'expliquer leur malentendu au moyen de sons rauques. De plus, il était évident qu'il n'y avait jamais eu pour les spectateurs un personnage plus populaire que Denton.

Denton, avec les précautions voulues, lâcha son antagoniste et se releva ; son sang semblait transformé en une sorte de feu fluide, ses membres lui paraissaient légers, et surnaturellement vigoureux. L'idée qu'il était un martyr de la civilisation mécanique s'était évanouie de son esprit. Il était un homme dans le monde des hommes.

Le petit être à la mine futée fut le premier à lui donner une tape satisfaite sur l'épaule. Le prêteur de burette était rayonnant de congratulations sincères.

Denton ne pouvait croire qu'il eût jamais pensé au désespoir et il était convaincu qu'il avait non seulement à aller jusqu'au bout, mais qu'il le pouvait. Il s'assit sur le lit de sangle, expliquant à Élisabeth ce nouveau point de vue. Un côté de sa figure était meurtri. Quant à elle, elle ne s'était pas battue récemment, elle n'avait pas été complimentée, on ne lui avait pas donné de familières tapes sur le ventre, elle n'avait pas de cuisantes meurtrissures sur la figure, seulement elle était pâle et avait, au coin de la bouche, quelques rides de plus. Elle parta-

geait le sort des femmes. Fixement elle contemplait Denton dans son nouveau rôle de prophète.

– Je sens qu'il y a quelque chose, disait-il, quelque chose qui marche... un Être de Vie dans lequel nous vivons, remuons et existons, quelque chose qui a commencé il y a cinquante, cent millions d'années peut-être, qui continue... sans cesse... croissant... s'étendant à des choses au-delà de nous... des choses qui nous justifieront tous... qui expliqueront et justifieront mes batailles... mes contusions et toute la souffrance qu'elles me donnent... C'est le ciseau... oui, le ciseau du créateur... Si seulement je pouvais te faire sentir ce que je veux... si je le pouvais !... Tu le voudrais, ma chérie, je sais que tu le voudrais !

– Non, répondit-elle à voix basse, non, je ne le veux pas !

– Mais j'aurais pensé...

– Non, dit-elle en secouant la tête, j'ai pensé aussi... et ce que tu dis... ne me convainc pas.

Elle le regarda résolument, bien en face.

– Je hais tout cela, fit-elle avec un spasme dans la gorge ; tu ne comprends pas, tu ne réfléchis pas. Il y eut un temps où tu parlais et où je te croyais. Maintenant, je suis plus sage. Tu es un homme, tu peux lutter, t'ouvrir le chemin de vive force. Peu t'importent les coups, tu peux être grossier et brutal, et rester un homme. Oui... cela te forme... cela te forme... tu as raison... seulement la femme n'est pas comme cela... nous sommes différentes ; on nous a civilisées trop tôt, ce monde inférieur n'est pas pour nous... Je le hais ! reprit-elle après un silence... je hais cet horrible grabat !... Je le hais plus que... plus que... la pire des choses qui puisse arriver. J'ai mal aux doigts d'y toucher. C'est répugnant à la peau. Et les femmes avec qui je travaille tous les jours ! Je m'éveille la nuit et je me demande si je deviens comme elles...

Elle s'arrêta.

– Je deviens comme elles ! cria-t-elle avec emportement.

Denton restait stupéfait devant cette détresse.

– Mais..., commença-t-il, et il se tut.

– Tu ne comprends pas !... qu'ai-je moi ?... qu'ai-je pour m'en tirer ?... Toi, tu peux te battre !... Se battre, c'est l'affaire des hommes ! mais les femmes ?... une femme ?... J'ai réfléchi à tout cela, je n'ai fait qu'y penser nuit et jour !... Regarde la couleur de mon teint !... Je n'en peux plus... je ne peux endurer cette vie... je ne peux l'endurer !

Elle se tut, hésitant...

– Tu ne sais pas tout, reprit-elle brusquement, et pendant un instant ses lèvres eurent un sourire amer, on m'a demandé de te quitter.

– Me quitter !

Elle se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif.

Denton se dressa tout à coup. Ils demeurèrent face à face, longtemps, en silence. Soudain elle se détourna et se jeta, la tête dans ses bras, sur leur lit de sangle. Elle ne sanglotait pas... on ne l'entendait pas. Après un long intervalle de détresse, ses épaules se soulevèrent et elle se mit à pleurer sans bruit.

– Élisabeth ! murmura-t-il, Élisabeth !

Très doucement, il s'assit auprès d'elle, se pencha, lui passa le bras autour de la taille, cherchant vainement quelque issue à cette intolérable situation.

– Élisabeth !... lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle l'écarta de la main.

– Je ne veux pas d'enfant pour qu'il soit un esclave !

Et elle éclata en sanglots bruyants.

Denton changea de figure. Il prit un air de morne consternation. Il se glissa hors du lit. Toute satisfaction avait disparu pour faire place à une rage impuissante. Il s'emporta et blasphéma contre les forces excessives qui l'oppressaient, contre tous les accidents, les ardeurs, les dépits et les indifférences qui se raillent de la vie de l'homme. Sa petite voix s'éleva dans cette petite chambre, et, animalcule terrestre, il brandit son poing contre tout ce qui l'environnait, contre les millions d'autres humains, contre son passé, contre son futur et contre la folle immensité de la ville écrasante.

5

Bindon intervient

Bindon, dans sa jeunesse, s'était mêlé à des spéculations et avait réussi trois opérations brillantes. À la suite de cela, il avait eu la sagesse d'abandonner ce jeu et la prétention de se croire un très habile homme. Un certain désir d'influence et de réputation le fit s'intéresser aux intrigues de la cité géante. Il finit par devenir l'un les plus influents actionnaires de la Compagnie qui possédait les plates-formes où atterrissaient les aéroplanes qui venaient de toutes les parties du monde. Son activité publique se bornait à cette occupation et, dans sa vie privée, il était un homme de plaisirs.

Voici maintenant l'histoire de son cœur.

Avant de nous lancer en de pareils abîmes, il nous faut consacrer quelques moments à l'aspect de sa personne. Sa base physique était grêle et courte, sa figure, aux traits fins corrigés par des fards, variait son expression depuis une complaisance mal assurée jusqu'à une gêne intelligente. Son visage et son crâne avaient été épilés suivant la mode hygiénique du temps, de sorte que la couleur et le contour de sa chevelure se modifiaient selon ses fréquents changements de costumes.

Parfois il s'enflait d'habits pneumatiques à la mode rococo. Dans leur ampleur et sous un vêtement de tête translucide et lumineux, son regard épiait jalousement les marques de respect du monde moins fashionable. D'autres fois, il faisait ressortir son élégante gracilité par des vêtements collants en satin noir. Pour plus de dignité, il se fixait de larges épaules pneumatiques d'où pendait une robe de soie de Chine aux plis soigneusement

arrangés. Un Bindon classique, en vêtement rose serré, était aussi un phénomène transitoire dans l'éternelle mascarade de la destinée. Au temps où il espérait épouser Élisabeth, il avait cherché à l'impressionner et à la charmer, et s'enlever du même coup quelque chose du fardeau de ses quarante ans, en revêtant le dernier cri de la fantaisie contemporaine : un costume de matière élastique avec des espèces de cornes et de bosses extensibles qui variaient de couleur à chaque pas par un ingénieux dispositif de chromatophores changeants. Sans doute si l'affection d'Élisabeth n'avait pas été déjà accaparée par l'indigne Denton et si ses goûts n'avaient pas eu des tendances bizarres aux modes surannées, cette invention extraordinairement *chic* l'aurait ravie. Bindon avait consulté le père d'Élisabeth avant de se présenter dans cet accoutrement – il était de ces hommes qui invitent toujours à apprécier leur costume – et Mwres avait déclaré qu'il était la personnification même de ce qu'un cœur de femme peut désirer. Mais l'affaire de l'hypnotiste prouva que sa connaissance du cœur féminin était incomplète.

Bindon avait eu l'idée de se marier quelque temps avant que Mwres n'eût jeté sur son chemin la jeunesse épanouie d'Élisabeth. C'était un des secrets que Bindon caressait avec le plus de soin, qu'il était spécialement doué pour une vie pure et simple, d'un genre sommairement sentimental. Cette idée communiquait une sorte de sérieux pathétique aux excès choquants, mais parfaitement insignifiants, qu'il se plaisait à considérer comme des perversités audacieuses et qu'un certain nombre d'honnêtes gens étaient assez imprudents pour traiter de cette avantageuse manière. En conséquence de ces excès, et peut-être aussi à cause d'une propension héréditaire à une caducité précoce, son foie devint sérieusement malade, et, chaque fois qu'il voyageait dans les aéroplanes, il souffrait d'incommodités qui allaient en s'aggravant. Ce fut durant une convalescence à la suite d'une attaque bilieuse prolongée qu'il lui vint à l'idée qu'en dépit de toutes les terribles fascinations du vice, s'il trouvait une jeune fille belle, aimable et bonne, d'un

genre modérément intellectuel et qui lui consacrerait sa vie, il pourrait encore être racheté du mal et même donner souche à une famille vigoureuse pour la consolation de ses vieux jours. Mais, comme tant d'autres qui ont l'expérience du monde, il doutait qu'il y eût une femme bonne. De celles dont il avait entendu parler, il affectait, en apparence, de douter et il en était intimement fort effrayé.

Lorsque l'ambitieux Mwres le présenta à Élisabeth, il sembla à Bindon que son bonheur était complet. Il devint immédiatement amoureux de la jeune fille. D'ailleurs, il n'avait pas cessé d'être amoureux depuis l'âge de seize ans, selon les recettes extrêmement variées que l'on trouve dans les littératures accumulées de nombreux siècles. Mais cette fois, c'était différent. C'était un amour vrai. Il lui semblait que ce nouveau sentiment faisait jaillir toutes les bontés secrètes de sa nature. Il sentait que pour l'amour d'elle il abandonnerait un genre de vie qui avait déjà produit les plus graves troubles dans son système nerveux et son foie. Avec elle, il ne serait jamais sentimental ni sot, mais toujours un peu cynique et amer, comme il convenait à son passé. Cependant, il était sûr qu'elle aurait l'intuition de sa bonté et de sa grandeur réelles et, quand le moment serait venu, il lui confesserait des choses, confierait à sa jolie oreille choquée, mais sans aucun doute sympathique, ce qu'il regardait comme sa perversité, lui montrant quelle combinaison de Goethe, de Benvenuto Cellini, de Shelley et de tous ces autres individus il était en réalité. Pour se préparer à cela, il lui fit sa cour avec une subtilité, un respect infinis. La réserve avec laquelle Élisabeth l'accueillit ne lui semblait rien de plus ni de moins qu'une modestie exquise, touchée et rehaussée par une absence d'idées également exquise.

Bindon ne savait rien des affections vagabondes de la jeune fille et il ignorait la tentative faite par Mwres d'utiliser l'hypnotisme pour corriger cette digression du cœur féminin ; il se figurait être dans les meilleurs termes avec Élisabeth et il lui avait offert, avec succès, divers présents significatifs de joaillerie

et de cosmétiques les plus efficaces, lorsque sa fuite avec Denton vint bouleverser, pour lui, le monde. Sa première impression fut une rage mêlée de vanité blessée, et, comme Mwres était la personne la plus qualifiée, il lui en fit subir les premières fureurs.

Immédiatement, il alla trouver le père désolé et l'insulta grossièrement, puis il passa la journée à parcourir activement et résolument la cité, visitant des gens pour essayer consciemment et avec un succès partiel de ruiner ce spéculateur matrimonial. Le résultat de cette activité fut pour lui un divertissement temporaire ; il se rendit au réfectoire qu'il avait fréquenté dans ses jours de dissipation, avec une disposition d'esprit je m'en-fichiste, et il dîna trop copieusement et joyeusement avec deux autres jeunesses dorées de quarante ans. Il lâchait la partie. Aucune femme n'était digne d'affection et il s'étonna lui-même par l'étalage de spirituel cynisme dont il fit preuve. L'un des viveurs, échauffé par le vin, fit une allusion facétieuse au désappointement de Bindon, qui n'en éprouva aucun ennui.

Le lendemain, il avait le foie et l'humeur des plus surexcités. Il mit en pièces son phonographe à nouvelles, congédia son valet et résolut de perpétrer une vengeance terrible sur Élisabeth, ou sur Denton, ou sur n'importe qui ; ce serait, en tout cas, une terrible vengeance, et son ami de la veille, qui s'était gaussé de lui, ne le verrait plus sous l'aspect de victime d'une jeune personne insensée. Il savait qu'une somme devait revenir à Élisabeth, et que ce seraient là les seules ressources du jeune couple jusqu'à ce que Mwres se radoucît. Si Mwres ne se laissait pas fléchir et s'il survenait des choses défavorables à la petite entreprise dans laquelle les « espérances » d'Élisabeth étaient engagées, le couple aurait à passer de vilains quarts d'heure et serait suffisamment disposé à céder à des tentations mauvaises. L'imagination de Bindon, abandonnant entièrement son bel idéalisme, s'attarda à cette pensée de tentations perverses. Il se représentait, à ses propres yeux, comme l'implacable, le ténébreux, le puissant homme opulent, poursuivant cette vierge qui

l’avait dédaigné. Soudain, l’image de la jeune fille s’offrit à son esprit, vive et insistante, et, pour la première fois de sa vie, Bindon se rendit compte du véritable pouvoir de la passion.

Son imagination se tint à l’écart, comme un valet de pied respectueux qui avait accompli son devoir en faisant entrer l’émotion.

– Bon Dieu ! cria Bindon, je l’aurai – quand je devrais tout y perdre et m’y tuer ! Et cet autre gaillard...

Après une entrevue avec son médecin, qui lui ordonna, sous forme de drogues amères, une pénitence pour ses excès de la veille, un Bindon amadoué, mais absolument résolu, se mit à la recherche de Mwres. Il le trouva enfin, proprement ruiné, pauvre et humble, livré à son frénétique instinct de conservation, prêt à se vendre corps et âme, aux dépens de sa fille désobéissante, pour recouvrer dans le monde sa situation perdue. Dans la discussion raisonnable qui suivit, il fut convenu que ces jeunes égarés seraient abandonnés et qu’on les laisserait tomber dans la détresse, et que même l’influence financière de Bindon viendrait à la rescousse de cette discipline amélioratrice.

– Et alors ? dit Mwres.

– Alors, ils s’adresseront à la Compagnie du Travail, expliqua Bindon. Ils porteront le costume bleu.

– Et alors ?

– Alors, elle divorcera, déclara-t-il.

Et il s’assit, réfléchissant profondément à cette perspective.

En ce temps, les austères restrictions du divorce étaient extraordinairement relâchées et un couple pouvait se séparer sous cent prétextes différents.

Soudain, Bindon s’étonna lui-même et stupéfia Mwres, en bondissant d’un seul coup sur ses pieds.

– Elle divorcera ! s'écria-t-il. Je le veux. Je ferai tout pour cela ! Par Dieu, il le faudra bien ! Il sera déshonoré, avili, pour qu'elle le quitte ! Il sera écrasé et pulvérisé !

Cette idée d'écraser et de pulvériser son rival le surexcita davantage. Il se mit à marcher majestueusement de long en large.

– Je l'aurai ! criait-il. Je *veux* l'avoir ! Le ciel et l'enfer ne me la prendront pas !

Sa passion s'évanouissait à mesure qu'il l'exprimait et le laissait à la fin simple histrion. Il prit une pose et négligea, avec une héroïque volonté, un douloureux élancement du côté du diaphragme. Mwres restait assis, sa cape pneumatique défoncée et très visiblement impressionné.

Ainsi, avec une tranquille persistance, Bindon se mit à tâche d'être la providence maligne d'Élisabeth, se servant avec une ingénieuse dextérité des moindres avantages que la fortune donnait, en ce temps-là, à l'homme sur son prochain. Un recours qu'il chercha dans les consolations de la religion ne vint en rien entraver ces opérations. Il allait souvent causer avec un Père intéressant, expérimenté et sympathique, appartenant à la Secte Huysmanite du Culte d'Isis, sur tous les petits procédés irrationnels qu'il se plaisait à considérer comme des méchancetés devant consterner le Ciel ; le sympathique, expérimenté et intéressant Père, représentant le Ciel consterné, suggérait, avec une amusante affectation d'horreur, des pénitences simples et faciles, et recommandait une fondation monastique qui fût aérée, fraîche, hygiénique, nullement vulgarisée, à l'usage des pécheurs repentants ayant des troubles digestifs, et appartenant à la classe raffinée et riche. Après ces excursions, Bindon rentrait à Londres, tout aussi actif et passionné qu'auparavant. Il machinait ses tours avec une énergie véritablement surprenante et il allait se poster dans une certaine galerie située au-dessus des voies mobiles d'où il pouvait voir l'entrée des casernes de la Compagnie du Travail et en particulier celle du quartier qui

abritait Denton et Élisabeth. Un jour enfin, il vit Élisabeth y entrer, et à cette vue sa passion se raviva.

Le temps était arrivé où les ruses de Bindon portaient leur fruit. Il alla trouver Mwres pour l'informer que les jeunes gens étaient bien proches du désespoir.

– Le moment est venu pour vous, déclara-t-il, de faire entrer en jeu votre affection paternelle. Il y a plusieurs mois déjà qu'elle porte le costume bleu. Ils ont été parqués dans une de ces baraques de la Compagnie du Travail, et leur petite fille est morte. Elle sait maintenant ce que son mari vaut pour elle – comment il la protège, la pauvre fille. Elle doit voir aujourd'hui les choses sous un aspect plus net. Vous irez la trouver – je ne veux pas encore paraître dans cette affaire – et vous lui montrerez combien il est nécessaire qu'elle divorce...

– Elle est entêtée, dit Mwres, d'un ton de doute.

– Imagination ! Elle est une excellente fille, une excellente fille !

– Elle refusera.

– Naturellement. Mais laissez-la réfléchir. Donnez-lui le moyen de se décider. Et quelque jour... dans leur réduit étouffant, avec cette vie répugnante et pénible, c'est immanquable... *ils se disputeront.* Et alors...

Mwres médita le sujet, et fit ce qu'on lui avait dit.

Alors Bindon, ainsi que la chose avait été décidée avec son conseiller spirituel, fit une retraite. Le lieu de retraite de la Secte Huysmanite était situé en un endroit superbe, avec l'air le plus pur de Londres, éclairé par la lumière naturelle du soleil et avec des pelouses rectangulaires de véritable gazon à ciel ouvert, où l'homme de plaisir pénitent pouvait à la fois jouir de toutes les délices du farniente et de toutes les satisfactions d'une austérité distinguée. Sauf la participation au régime simple et sain de la

maison, à certains chants magnifiques, Bindon passait tout son temps à méditer sur Élisabeth et sur l'extrême purification que son âme avait subie depuis qu'il l'avait vue pour la première fois ; il se demandait si, en dépit du péché à venir de son divorce, il pourrait obtenir, du Père expérimenté et sympathique, une dispense pour l'épouser ; et alors...

Bindon s'accotait contre un pilier et tombait en des rêveries sur la supériorité de l'amour vertueux sur toute autre forme d'indulgence. Une curieuse sensation, dans son dos et sa poitrine, essayait d'attirer son attention, une disposition à des chaleurs brusques et à des frissons. Une impression générale de malaise et de troubles sous-cutanés qu'il faisait de son mieux pour ignorer, tout cela appartenait au vieil homme dont il se dépouillait.

Quand il eut fini sa retraite, il se rendit immédiatement auprès de Mwres pour lui demander des nouvelles d'Élisabeth. Mwres avait la nette conviction qu'il était un père exemplaire dont le cœur était profondément affecté par l'infortune de sa fille.

– Elle était pâle, dit-il avec une vive émotion, elle était pâle. Quand je lui ai demandé de venir avec moi, de laisser l'autre et d'être heureuse, elle s'accouda sur la table et pleura.

Mwres renifla, son agitation était si grande qu'il ne put en dire davantage.

– Ah ! fit Bindon, respectueux de cette mâle douleur. – Oh ! fit encore Bindon, portant brusquement sa main à son côté.

Mwres tressaillit, releva brusquement les yeux du fond de ses douleurs.

– Qu'avez-vous ? demanda-t-il, visiblement inquiet.

– Une douleur très violente, excusez-moi ! Vous me parliez d'Élisabeth...

Et Mwres, après quelques mots de décente sollicitude pour les souffrances de Bindon, continua le récit de sa démarche. Elle permettait, en somme, un espoir inattendu. Élisabeth, après sa première émotion, en découvrant que son père ne l'avait pas absolument abandonnée, lui avait franchement fait part de ses peines et de ses dégoûts.

– Oui, dit Bindon magnifique, je l'aurai !

Alors il eut un nouvel élancement douloureux. Pour ces douleurs inférieures, le prêtre était relativement inefficace, inclinant à les considérer, ainsi que le corps, comme des illusions mentales disposant à la contemplation. Aussi Bindon en fut-il réduit à faire part de sa souffrance à un membre d'une classe qu'il abhorrait, un médecin d'une réputation et d'une incivilité extraordinaires.

– Nous allons vous examiner, dit le médecin.

Et il se livra à cette opération avec la plus répugnante brutalité.

– Avez-vous jamais eu des enfants ? demanda, entre autres questions impertinentes, ce grossier matérialiste.

– Non, pas que je sache, répondit Bindon, trop ébahi pour se retrancher dans sa dignité.

– Ah ! fit le médecin ; et il continua son auscultation.

La science médicale, en ce temps-là, atteignait les commencements de la précision.

– Le meilleur pour vous ce serait de partir, dit le médecin, et de vous résigner à l'euthanasie. Le plus tôt sera le mieux.

Bindon ouvrit convulsivement la bouche. Il avait essayé de ne pas comprendre les explications techniques et les prévisions auxquelles le médecin s'était livré.

– Mais... fit-il... mais... est-ce que... vous voulez dire que... votre science...

– N'y peut rien, acheva le médecin. Quelques calmants... Jusqu'à un certain point, vous savez, vous avez été l'artisan de votre mal.

– J'ai été cruellement tenté dans ma jeunesse.

– Ce n'est pas uniquement cela, mais vous provenez d'une souche mauvaise. Même si vous aviez pris des précautions, vous auriez dû passer de vilains quarts d'heure. Votre erreur ce fut de naître... L'indiscrétion des parents... et vous vous êtes abstenu d'exercices... et du reste.

– Je n'avais personne pour me conseiller.

– Les médecins sont là pour ça.

– J'étais un jeune homme plein de vigueur.

– Ne discutons pas ; le mal est fait maintenant. Vous avez vécu. Nous ne pouvons vous lancer à nouveau dans la circulation. Vous n'auriez jamais dû y être lancé. Franchement... l'euthanasie...

Bindon éprouva un instant pour cet homme un sentiment de violente haine. Chaque parole de cet expert brutal frappait désagréablement ses idées raffinées. Il était si grossier, si fermé à tous les épanchements les plus subtils de la vie, mais il ne lui eût servi de rien de se quereller avec un docteur.

– Mes croyances religieuses... fit-il... je désapprouve le suicide...

– Quand vous vous êtes suicidé toute votre vie !

– Mais... néanmoins... j'en suis arrivé... à prendre la vie au sérieux maintenant.

– Vous y êtes bien obligé, si vous continuez à vivre. Vous empirerez, mais au point de vue pratique, c'est un peu tard... Cependant, si c'est votre intention, il vaut peut-être mieux que je vous donne quelque petite mixture. Le mal va s'aggraver rapidement. Ces petits élancements...

– Des élancements !

– ... ne sont que des avertissements préliminaires.

– Combien de temps puis-je espérer encore ?... Je veux dire... avant d'empirer... sérieusement ?

– Ça va bientôt commencer à chauffer pour vous. Peut-être dans trois jours.

Bindon essaya de discuter pour obtenir une prolongation, mais, au milieu de son plaidoyer, il resta brusquement bouche bée et porta la main à son côté. D'un seul coup, l'extraordinaire émoi d'exister se présenta intense et clair à son esprit.

– C'est dur, dit-il, infernalement dur. Je n'ai été l'ennemi de personne, sinon de moi-même. Je me suis toujours conduit loyalement envers tout le monde.

Le médecin le fixa pendant quelques secondes sans la moindre sympathie. Il se disait que c'était une chose heureuse qu'il n'y eût pas de petits Bindon pour perpétuer ce genre d'émoi. Cette pensée le rendit parfaitement optimiste, puis il se tourna vers son téléphone et prescrivit une ordonnance à la Pharmacie Centrale. Il fut interrompu par un éclat de voix derrière lui.

– Pardieu ! s'écriait Bindon. Je l'aurai quand même !

Le médecin observa, par-dessus son épaule, l'expression de la figure de Bindon et il modifia son ordonnance.

Aussitôt que cette pénible entrevue fut terminée, Bindon donna libre cours à sa rage.

Il décida que ce médecin était non seulement une brute haïssable et dénuée du plus élémentaire savoir-vivre, mais aussi qu'il était absolument incompétent ; il alla successivement trouver quatre autres praticiens dans le but de confirmer cette opinion. Toutefois, pour se garder des surprises, il conserva dans sa poche la prescription du premier. Avec chacun des autres médecins, il commença par exprimer ses doutes graves sur l'intelligence du premier docteur, sur son honnêteté, ses connaissances professionnelles, puis il exposa ses symptômes, se contentant de supprimer à chaque fois quelques faits matériels. Ces omissions furent, d'ailleurs, à chaque fois aussi découvertes par le docteur. Malgré l'agréable *débinage* d'un concurrent, aucun de ces éminents spécialistes ne voulut donner à Bindon l'espoir d'échapper à l'angoissant et à l'irrémédiable sort qui le menaçait de si près. Au dernier qu'il vit, il déchargea son esprit du fardeau de dégoûts qu'il avait accumulés contre la science médicale.

– Après des siècles et des siècles ! s'exclamait-il violemment, vous ne pouvez rien faire, sinon admettre votre impuissance. Je vous dis : sauvez-moi ! et vous n'êtes capable de rien.

– Sans doute c'est bien dur pour vous, dit le docteur, mais vous auriez dû prendre des précautions.

– Mais comment pouvais-je le savoir ?

– Ce n'était pas notre place de courir après vous, répondit le docteur, enlevant quelque poussière sur la manche de son habit pourpre. Pourquoi vous sauverions-nous, vous en particulier ? Vous comprenez ? À un certain point de vue... les gens qui ont des imaginations et des passions comme les vôtres doivent disparaître... doivent partir.

– Partir ?...

– Mourir... s'éteindre... c'est un reflux.

Ce docteur était un jeune homme à la figure tranquille. Il sourit à Bindon.

– Nous continuons nos recherches, vous comprenez, nous donnons nos conseils aux gens quand ils ont le bon esprit de venir nous les demander et nous attendons le moment propice.

– Le moment propice !...

– Nous ne sommes pas encore assez forts pour assumer l'entière direction, vous comprenez.

– La direction ?...

– Oh ! n'ayez aucune crainte ; la science est jeune encore, il lui faut se développer pendant quelques générations de plus. Nous en savons suffisamment maintenant pour être sûrs que nous n'en savons pas encore assez... Mais le temps approche tout de même. Vous ne le verrez pas. Entre nous, vous autres hommes riches et personnages influents, avec votre comédie de passion, de patriotisme, de religion et ainsi de suite... vous avez réussi à faire finalement un rude gâchis, n'est-ce pas ?... Ces voies inférieures !... et tous ces bas-fonds !... Il y en a, parmi nous, qui se figurent qu'avec le temps nous arriverons à en savoir assez pour exiger un peu plus que des ventilations et des égouts. Les connaissances acquises s'entassent tous les jours, comprenez-vous ? Elles ne cessent de s'accroître. Il n'est nul besoin de se presser pendant une génération ou deux encore. Quelque jour... les hommes vivront d'une façon différente... mais il y en aura quelques-uns qui mourront avant que ce jour-là ne vienne, conclut-il en observant Bindon d'un air pensif.

Bindon essaya de faire comprendre à ce jeune homme combien il était stupide et inconvenant de tenir de pareils propos devant un homme malade comme il l'était. Combien impertinent et impoli il était aussi envers lui, homme âgé, occupant dans le monde officiel une position extraordinairement puissante et influente. Il insista sur ce fait qu'un docteur était payé

pour guérir les gens – il appuya fortement sur le mot payé – et que ce n'était pas son affaire de s'occuper, même incidemment, de « ces autres questions ».

– Peut-être, dit le jeune homme, mais nous nous en occupons tout de même.

Il en revint au fait, et Bindon perdit patience.

Son indignation le ramena chez lui. Que ces importuns ignorants, qui n'étaient pas capables de sauver la vie d'un homme influent comme il l'était, viennent rêver de déposséder quelque jour les légitimes détenteurs du contrôle social, d'infliger au monde on ne sait quelle tyrannie ! au diable la science !... Il déblatéra quelque temps contre cette perspective intolérable, puis sa douleur reparut et il se rappela le médicament du premier docteur. Il l'avait heureusement conservé dans sa poche et il en prit immédiatement une dose.

Cette potion le calma et l'apaisa beaucoup. Il put s'asseoir dans son fauteuil le plus confortable, à côté de sa bibliothèque d'appareils phonographiques, et réfléchir au nouvel aspect des choses. Son indignation se passa, sa colère et sa fureur s'écroulèrent sous l'effet subtil de la potion ; une sentimentalité émue gouverna ses pensées. Il contemplait autour de lui son appartement magnifique et voluptueusement installé, ses statues et ses peintures discrètement voilées et tous les témoignages d'une perversité élégante et cultivée ; il toucha un bouton et les mélancoliques accents de la flûte du berger de *Tristan et Yseult* emplirent la chambre. Ses yeux erraient d'un objet à l'autre. Tout cela lui avait coûté cher ; ces bibelots étaient prétentieux et de mauvais goût, mais ils étaient à lui. Ils représentaient sous une forme concrète son idéal, ses conceptions de la beauté, son idée de tout ce qui est précieux dans la vie. Maintenant, comme un homme du commun, il lui fallait quitter tout cela. Il avait l'impression d'être une flamme délicate et frêle qui s'éteignait. Toute vie devait ainsi se consumer et s'éteindre, pensait-il. Ses yeux s'emplirent de larmes.

La pensée soudaine qu'il était seul le frappa. Personne ne se souciait de lui ! Personne n'avait besoin de lui. Il pouvait, à chaque moment, commencer à agoniser.

Même, il pourrait crier et hurler : personne ne s'en occuperait. D'après tous les docteurs, il avait d'excellentes raisons de croire qu'il agoniserait dans un jour ou deux. Il se rappela ce que son conseiller spirituel avait dit du déclin de la foi et de la fidélité, de la dégénérescence de l'époque, il se considéra comme une preuve émouvante de cette décadence : lui, le subtil, le capable, l'important, le voluptueux, le cynique, le complexe Bindon hurlant d'angoisse, et pas une créature dans le monde entier qui pleurerait par sympathie. Pas une seule âme simple et fidèle qui fût là – aucun berger pour jouer des airs attendrissants ! Toutes les créatures fidèles et simples avaient-elles disparu de cette terre insensible et âpre ? Il se demanda si la foule horrible et vulgaire qui parcourait perpétuellement la cité pouvait savoir ce qu'il pensait d'elle. Si elle le savait, il était sûr que quelques-uns, dans le nombre, voudraient lui donner une meilleure opinion. Certainement, le monde allait de mal en pis. Il devenait impossible d'y vivre pour des Bindon. Peut-être quelque jour... Il était persuadé que la seule chose qui lui eût manqué dans la vie était une sympathie. Un moment il regretta de ne pas laisser de sonnets, de ne pas laisser de peintures énigmatiques ou quelque chose de ce genre qui perpétuerait sa mémoire jusqu'à ce qu'enfin paraisse l'esprit qui le comprendrait...

Il ne pouvait croire que ce qui venait était l'extinction. Cependant son sympathique guide spirituel était sur ce sujet fâcheusement vague et symbolique. Au diable la science ! Elle avait sapé toute foi, toute espérance. S'en aller !... Disparaître du théâtre et de la rue, de ses occupations et des lieux de plaisir, disparaître aux yeux adorés des femmes. Et ne pas être regretté ! En somme, laisser le monde plus heureux !

Il pensa qu'il n'avait jamais eu le cœur sur la main. Après tout, n'avait-il pas été trop antipathique ? Peu de gens pouvaient soupçonner combien il était subtilement profond sous le masque de sa gaieté cynique. Ils ne voulaient pas comprendre la perte qu'ils faisaient. Élisabeth par exemple n'avait pas soupçonné...

Il avait réservé ce sujet. Ses pensées, arrivées à Élisabeth, gravitèrent autour d'elle quelque temps. Combien *peu* Élisabeth l'avait compris !

Cette pensée devint intolérable. Avant tout, il lui fallait en finir de ce côté-là. Il se rendit compte qu'il y avait encore pour lui quelque chose à faire dans la vie : sa lutte contre Élisabeth n'était pas encore terminée. Maintenant, il ne pourrait plus jamais la vaincre comme il l'avait espéré et tant souhaité. Mais il pouvait encore produire sur elle une impression ineffaçable.

Il se complut à cette idée. Il pourrait l'impressionner profondément, de sorte qu'elle conserverait à jamais le regret de l'avoir maltraité. Ce dont elle devait être d'abord convaincue était sa magnanimité. Sa magnanimité ! oui, il l'avait aimée avec une grandeur d'âme stupéfiante. Il ne s'en était pas encore aussi clairement rendu compte. Certes il allait lui léguer tout ce qui lui appartenait. Il comprit cela d'un seul coup, comme une chose décidée et inévitable. Elle se dirait combien il était bon, combien largement généreux ; entourée, grâce à lui, de tout ce qui rend la vie supportable, elle se souviendrait avec un regret infini de son mépris et de sa froideur. Et quand elle voudrait exprimer ce regret, elle trouverait l'occasion disparue pour toujours, elle se heurterait contre une porte close, contre une immobilité dédaigneuse, contre un visage froid et blême. Il ferma les yeux et resta un certain temps à s'imaginer comment il serait avec un visage froid et blême.

De là, il en vint à d'autres aspects du sujet ; mais sa décision était prise. Il médita laborieusement avant d'agir, car la drogue qu'il avait absorbée l'inclinait à une mélancolie léthar-

gique et pleine de dignité. À certains égards, il modifia les détails. S'il laissait tout son bien à Élisabeth, ce legs comprendrait la salle voluptueusement installée et, pour maintes raisons, il ne s'en souciait pas. D'un autre, côté, il fallait la léguer à quelqu'un. Dans ces conditions embarrassantes il se trouva extrêmement ennuyé.

Finalement, il décida de la laisser au sympathique interprète du culte religieux à la mode, dont la conversation lui avait été si agréable dans les temps passés.

– Au moins lui comprendra, dit Bindon poussant un soupir sentimental. Il sait ce que le mal signifie. Il conçoit ce qu'est la Prodigieuse Fascination du Sphinx du Péché. Oui, il comprendra.

Par cette phrase, Bindon se plut à décorer certains écarts de conduite, funestes et indignes, auxquels l'avaient amené une vanité mal guidée et une curiosité mal contrôlée. Il demeura un instant à penser combien il avait été hellénique, italien, néronien et autres choses de ce genre. En ce moment même... ne pourrait-il pas essayer un sonnet, une voix pénétrante qui se répercuterait à travers les âges, sensuelle, perverse et triste ? Il en oublia même Élisabeth. En une demi-heure il gâcha trois bobines phonographiques, se donna mal à la tête, prit une seconde dose de potion pour se calmer et en revint à sa magnanimité et à son premier dessein. Enfin, il aborda le désagréable problème de Denton. Il lui fallut toute sa nouvelle magnanimité avant de pouvoir se résoudre à l'accepter. Mais enfin cet homme si grandement incompris, secouru par sa potion sédative et l'approche de la mort, accomplit ce sacrifice même. S'il excluait en rien Denton, s'il témoignait de la moindre méfiance, s'il essayait d'écarter ce jeune homme, elle pourrait se méprendre. Oui ! Elle conserverait son Denton. Sa magnanimité devait encore aller jusque-là et il essaya, en cette matière, de ne penser qu'à Élisabeth.

Il se leva avec un soupir et se dirigea d'un pas mal assuré vers l'appareil téléphonique pour se mettre en communication avec son sollicitor. En dix minutes un testament dûment rédigé et revêtu pour signature de la marque de son pouce se trouvait dans l'étude de son sollicitor, à trois milles de là. Puis, pendant un certain temps, Bindon resta assis, immobile. Soudain, il s'éveilla d'une vague rêverie et tâta son côté d'une main investigatrice.

Il bondit vivement sur ses pieds et se précipita à son téléphone. La Compagnie Euthanasique avait été rarement appelée par un client avec une hâte plus grande.

Ce fut de cette façon que Denton et Élisabeth sortirent, sans avoir été séparés, de la servitude pénible dans laquelle ils étaient tombés. Élisabeth quitta l'antre souterrain des batteuses de métaux et toutes les sordides nécessités que comportait l'uniforme bleu, comme on sort d'un cauchemar. Leur fortune les ramena vers le soleil ; sitôt qu'ils eurent appris la nouvelle de cet héritage, la seule pensée d'une nouvelle journée de labeur leur fut intolérable. Par des ascenseurs et des escaliers interminables, ils remontèrent à des étages qu'ils n'avaient pas revus depuis les jours de leur désastre. Tout d'abord Élisabeth s'enivra de cette sensation de liberté. Le souvenir des voies inférieures lui était une souffrance, et ce n'est qu'après de nombreux mois qu'elle put se rappeler avec quelque sympathie les pauvres femmes flétries qui étaient restées dans les bas-fonds, se racontant des scandales ou les souvenirs de leur folie et usant leurs jours à un martelage continuel.

Le choix qu'elle fit du logis qu'ils devaient occuper maintenant se ressentit de la joie véhémente de sa délivrance. C'était un appartement situé à l'extrémité même de la cité. Il avait, sur le mur d'enceinte, une terrasse et un balcon ouverts au vent et au soleil et laissant voir la campagne et le ciel.

Sur ce balcon se passe la dernière scène de cette histoire. C'est au coucher du soleil, en été, et les collines du Surrey sont

très bleues et très claires. Denton, accoudé au balcon, regarde au loin ; Élisabeth est assise à côté de lui. La vue s'étend large et spacieuse sous leurs yeux, car leur balcon est à cinq cents pieds au-dessus du niveau du sol. Les champs de la Compagnie des Aliments qu'accidentent ici et là les mines des anciennes banlieues et que coupent les canaux étincelants du drainage, disparaissent dans les diaprures lointaines au pied des collines. C'est là qu'autrefois avaient campé les enfants d'Ouyah. Sur ces pentes éloignées, des machines bizarres, dont l'usage leur était inconnu, travaillaient lentement et la crête de la colline était couronnée de roues de ventilateurs au repos. Au long de la grande route du Sud, les serfs de la Compagnie du Travail, dans d'immenses véhicules mécaniques, revenaient en hâte vers leur repos, ayant accompli leur labeur quotidien. Dans l'air, une douzaine de petits aéroplanes privés descendaient vers la cité. Si familier que fût ce spectacle aux yeux d'Élisabeth et de Denton, il eût rempli l'esprit de leurs ancêtres d'un incroyable ébahissement. Les pensées de Denton allaient vers l'avenir dans un vain effort pour s'imaginer ce que cette scène pourrait être au bout de deux autres siècles ; puis, reculant, son esprit se tourna vers le passé.

Il avait sa part de la science croissante de l'époque ; il pouvait se représenter le XIXe siècle avec ses petites villes fumeuses et sales, ses routes étroites de terre battue, ses grands espaces vides, ses banlieues mal organisées et mal bâties et ses enclos irréguliers, avec l'ancienne campagne du temps des Stuarts, ses petits villages et son Londres minuscule, l'Angleterre des monastères, l'Angleterre plus ancienne encore de la domination romaine, puis, avant cela, une contrée sauvage avec, ici et là, les huttes de quelques tribus guerrières. On dut construire et détruire ces huttes pendant un espace de temps qui faisait paraître le camp romain et la villa romaine comme datant d'hier ; et, avant ce temps-là, avant même les huttes, il y avait eu des hommes dans la vallée. Même alors – si récent était tout cela quand on l'évaluait d'après les époques géologiques – cette vallée se trouvait là et au loin, ces collines, plus hautes peut-être et

neigeuses, avaient occupé cette place et la Tamise était descendue des Cotswolds vers la mer. Mais les hommes n'avaient été que des formes humaines, créatures de ténèbres et d'ignorance, victimes des bêtes et des inondations, des tempêtes et des pestilences et de la faim perpétuelle. Ils s'étaient maintenus, incertains, au milieu des ours et des lions et de toute la monstrueuse violence du passé. Déjà quelques-uns au moins de ces ennemis étaient domptés...

Denton suivit un certain temps les pensées où l'entraînait cette vision spacieuse, essayant, selon son instinct, de trouver sa place et sa proportion dans l'ensemble.

– Ce fut le hasard, fit-il, ce fut la chance. Nous en sommes sortis. Il se trouve que nous en sommes sortis, et nullement par nos propres forces... et cependant... non, je ne sais pas...

Il garda le silence pendant longtemps avant de reprendre :

– Après tout... il y a des âges encore... c'est à peine s'il y a eu des hommes pendant vingt mille ans et la vie existe depuis vingt millions d'années... Que sont les générations ?... Que sont-elles ? Énormes, et nous sommes si peu de chose. Cependant nous savons... nous sentons... nous ne sommes pas des atomes muets... nous faisons partie de la vie... nous en faisons partie dans les limites de nos forces et de notre volonté. Mourir, même, fait partie de la vie. Que nous mourions ou que nous existions, nous appartenons à la vie... À mesure que les temps viendront... peut-être... les hommes seront plus sages... plus sages ?... Comprendront-ils jamais ?

Il se tut de nouveau. Élisabeth ne répondait rien à ces choses, mais elle contemplait la figure rêveuse de Denton avec une affection infinie. Elle n'avait pas l'esprit très actif, ce soir-là. Un grand contentement s'était emparé d'elle. Elle posa sa petite main sur celle de son mari. Denton la lui caressa doucement, les yeux toujours fixés sur l'étendue spacieuse et entremêlée d'or.

Ils restèrent là, tandis que le soleil descendait. Bientôt Élisabeth frissonna.

Denton s'éveilla brusquement des vastes essors de sa songerie et alla lui chercher un châle.

À propos de cette édition électronique